

Voltaire

L'ORPHELIN DE LA CHINE Tragédie

CONTES PHILOSOPHIQUES ET EXOTIQUES

Songe de Platon, Aventure indienne
Lettre d'un turc sur les fakirs, Le crocheteur borgne
Histoire des voyages de Scarmentado
Histoire d'un bon Bramin
Les deux consolés, Le blanc et le noir
Cosi-Sancta, Jeannot et Colin
Les aveugles juges des couleurs

1748-1774

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

SONGE DE PLATON.....	5
AVENTURE INDIENNE.....	10
COSI-SANCTA UN PETIT MAL POUR UN GRAND BIEN <i>NOUVELLE AFRICAINE</i>	14
LETTRE D'UN TURC SUR LES FAKIRS ET SUR SON AMI BABABEC.....	25
LE CROCHETEUR BORGNE	30
LES DEUX CONSOLÉS	40
HISTOIRE DES VOYAGES DE SCARMENTADO <i>ÉCRITE PAR LUI-MÊME</i>	43
HISTOIRE D'UN BON BRAMIN.....	56
LE BLANC ET LE NOIR	61
JEANNOT ET COLIN	83
LES AVEUGLES JUGES DES COULEURS.	98
L'ORPHELIN DE LA CHINE, TRAGÉDIE.	101

**À MONSEIGNEUR LE MARECHAL DUC
DE RICHELIEU PAIR DE FRANCE 102**

PERSONNAGES:..... 111

ACTE PREMIER..... 112

SCÈNE PREMIÈRE.	112
SCÈNE II.....	117
SCÈNE III.	120
SCÈNE IV.....	123
SCÈNE V.	124
SCÈNE VI.....	126
SCÈNE VII.	131

ACTE II.133

SCÈNE PREMIÈRE.	133
SCÈNE II.....	133
SCÈNE III.	135
SCÈNE IV.....	141
SCÈNE V.	142
SCÈNE VI.....	144
SCÈNE VII.	147

ACTE III..... 151

SCÈNE I.	151
SCÈNE II :	153
SCÈNE III.	156
SCÈNE IV.....	162
SCÈNE V.	166
SCÈNE VI.....	167

ACTE IV. 170

SCÈNE PREMIÈRE.	170
SCÈNE II.....	171
SCÈNE III.	174
SCÈNE IV.....	175

SCÈNE V.182

SCÈNE VI.....183

ACTE V..... 188

SCÈNE I, 188

SCÈNE II.....192

SCÈNE III.193

SCÈNE IV.....193

SCÈNE V.199

SCÈNE VI.....204

LETTRE À M. J. J. R. C. D. G.208

Ce livre numérique 214

SONGE DE PLATON

PLATON rêvait beaucoup, et on n'a pas moins rêvé depuis. Il avait songé que la nature humaine était autrefois double, et qu'en punition de ses fautes elle fut divisée en mâle et femelle.

Il avait prouvé qu'il ne peut y avoir que cinq mondes parfaits, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers en mathématiques. Sa *République* fut un de ses grands rêves. Il avait rêvé encore que le dormir naît de la veille et la veille du dormir, et qu'on perd sûrement la vue en regardant une éclipse ailleurs que dans un bassin d'eau. Les rêves alors donnaient une grande réputation.

Voici un de ses songes, qui n'est pas un des moins intéressants. Il lui sembla que le grand Demiourgos, l'éternel Géomètre, ayant peuplé l'espace infini de globes innombrables, voulut éprouver la science des génies qui avaient été témoins de ses ouvrages. Il donna à chacun d'entre eux un petit morceau de matière à arranger, à peu près comme Phidias et Zeuxis auraient donné des

statues et des tableaux à faire à leurs disciples, s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes.

Démogorgon eut en partage le morceau de boue qu'on appelle *la terre* ; et, l'ayant arrangé de la manière qu'on le voit aujourd'hui, il prétendait avoir fait un chef-d'œuvre. Il pensait avoir subjugué l'envie, et attendait des éloges, même de ses confrères ; il fut bien surpris d'être reçu d'eux avec des huées.

L'un d'eux, qui était un fort mauvais plaisant, lui dit : « Vraiment, vous avez fort bien opéré : vous avez séparé votre monde en deux, et vous avez mis un grand espace d'eau entre les deux hémisphères, afin qu'il n'y eût point de communication de l'un à l'autre. On gèlera de froid sous vos deux pôles, on mourra de chaud sous votre ligne équinoxiale. Vous avez prudemment établi de grands déserts de sable, pour que les passants y mourussent de faim et de soif. Je suis assez content de vos moutons, de vos vaches et de vos poules ; mais, franchement, je ne le suis pas trop de vos serpents et de vos araignées. Vos oignons et vos artichauts sont de très bonnes choses ; mais je ne vois pas quelle a été votre idée en couvrant la terre de tant de plantes venimeuses, à moins que

vous n'avez eu le dessein d'empoisonner ses habitants. Il me paraît d'ailleurs que vous avez formé une trentaine d'espèces de singes, beaucoup plus d'espèces de chiens, et seulement quatre ou cinq espèces d'hommes : il est vrai que vous avez donné à ce dernier animal ce que vous appelez *la raison*, mais, en conscience, cette raison-là est trop ridicule, et approche trop de la folie. Il me paraît d'ailleurs que vous ne faites pas grand cas de cet animal à deux pieds, puisque vous lui avez donné tant d'ennemis et si peu de défense, tant de maladies et si peu de remèdes, tant de passions et si peu de sagesse. Vous ne voulez pas apparemment qu'il reste beaucoup de ces animaux-là sur terre : car, sans compter les dangers auxquels vous les exposez, vous avez si bien fait votre compte qu'un jour la petite vérole emportera tous les ans régulièrement la dixième partie de cette espèce, et que la sœur de cette petite vérole empoisonnera la source de la vie dans les neuf parties qui resteront ; et, comme si ce n'était pas encore assez, vous avez tellement disposé les choses que la moitié des survivants sera occupée à plaider, et l'autre à se tuer ; ils vous auront sans doute beaucoup d'obligation, et vous avez fait là un beau chef-d'œuvre. »

Démogorgon rougit : il sentait bien qu'il y avait du mal moral et du mal physique dans son affaire ; mais il soutenait qu'il y avait plus de bien que de mal. « Il est aisé de critiquer, dit-il ; mais pensez-vous qu'il soit si facile de faire un animal qui soit toujours raisonnable, qui soit libre, et qui n'abuse jamais de sa liberté ? Pensez-vous que, quand on a neuf à dix mille plantes à faire provisions, on puisse si aisément empêcher que quelques-unes de ces plantes n'aient des qualités nuisibles ? Vous imaginez-vous qu'avec une certaine quantité d'eau, de sable, de fange et de feu, on puisse n'avoir ni mer ni désert ? Vous venez, Monsieur le rieur, d'arranger la planète de Mars ; nous verrons comment vous vous en êtes tiré avec vos deux grandes bandes, et quel bel effet font vos nuits sans lune ; nous verrons s'il n'y a chez vos gens ni folie ni maladie. »

En effet, les génies examinèrent Mars, et on tomba rudement sur le railleur. Le sérieux génie qui avait pétri Saturne ne fut pas épargné ; ses confrères, les fabricateurs de Jupiter, de Mercure, de Vénus, eurent chacun des reproches à essuyer.

On écrivit de gros volumes et des brochures ; on dit des bons mots, on fit des chansons, on se donna des ridicules, les petits s'aigrirent ; enfin

l'éternel D miourgos leur imposa silence   tous :
« Vous avez fait, leur dit-il, du bon et du mauvais,
parce que vous avez beaucoup d'intelligence, et
que vous êtes imparfaits ; vos œuvres dureront
seulement quelques centaines de millions
d'années ; après quoi, étant plus instruits, vous fe-
rez mieux : il n'appartient qu'  moi de faire des
choses parfaites et immortelles. »

Voilà ce que Platon enseignait   ses disciples.
Quand il eut cessé de parler, l'un d'eux lui dit :
« *Et puis vous vous r veill tes.* »

AVENTURE INDIENNE

PYTHAGORE, dans son séjour aux Indes, apprit, comme tout le monde sait, à l'école des gymnosophistes, le langage des bêtes et celui des plantes. Se promenant un jour dans une prairie assez près du rivage de la mer, il entendit ces paroles : « Que je suis malheureuse d'être née herbe ! à peine suis-je parvenue à deux pouces de hauteur que voilà un monstre dévorant, un animal horrible, qui me foule sous ses larges pieds ; sa gueule est armée d'une rangée de faux tranchantes avec laquelle il me coupe, me déchire et m'engloutit. Les hommes nomment ce monstre un mouton. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une plus abominable créature. » Pythagore avança quelques pas ; il trouva une huître qui bâillait sur un petit rocher ; il n'avait point encore embrassé cette admirable loi par laquelle il est défendu de manger les animaux nos semblables. Il allait avaler l'huître, lorsqu'elle prononça ces mots attendrissants : « Ô nature ! que l'herbe, qui est comme moi ton ouvrage, est heureuse ! Quand on l'a cou-

pée, elle renaît, elle est immortelle ; et nous, pauvres huîtres, en vain sommes-nous défendues par une double cuirasse ; des scélérats nous mangent par douzaines à leur déjeuner, et c'en est fait pour jamais. Quelle épouvantable destinée que celle d'une huître, et que les hommes sont barbares ! »

Pythagore tressaillit : il sentit l'énormité du crime qu'il allait commettre : il demanda pardon à l'huître en pleurant, et la remit bien proprement sur son rocher.

Comme il rêvait profondément à cette aventure en retournant à la ville, il vit des araignées qui mangeaient des mouches, des hirondelles qui mangeaient des araignées, des éperviers qui mangeaient des hirondelles. « Tous ces gens-là, dit-il, ne sont pas philosophes. »

Pythagore, en entrant, fut heurté, froissé, renversé par une multitude de gredins et de gredines qui couraient en criant : « C'est bien fait, c'est bien fait, ils l'ont bien mérité ! – Qui ? quoi ? » dit Pythagore en se relevant ; et les gens couraient toujours en disant : « Ah ! que nous aurons de plaisir de les voir cuire ! » Pythagore crut qu'on parlait de lentilles, ou de quelques autres légumes ; point du tout, c'était de deux pauvres In-

diens, « Ah ! sans doute, dit Pythagore, ce sont deux grands philosophes qui sont las de la vie ; ils sont bien aises de renaître sous une autre forme ; il y a du plaisir à changer de maison, quoiqu'on soit toujours mal logé : il ne faut pas disputer des goûts. » Il avança avec la foule jusqu'à la place publique, et ce fut là qu'il vit un grand bûcher allumé, et vis-à-vis de ce bûcher un banc qu'on appelait un *tribunal* et sur ce banc des juges, et ces juges tenaient tous une queue de vache à la main, et ils avaient sur la tête un bonnet ressemblant parfaitement aux deux oreilles de l'animal qui porta Silène quand, il vint autrefois au pays avec Bacchus, après avoir traversé la mer Érythrée à pied sec, et avoir arrêté le soleil et la lune, comme on le raconte fidèlement dans les *Orphiques*.

Il y avait parmi ces juges un honnête homme fort connu de Pythagore. Le sage de l'Inde expliqua au sage de Samos de quoi il était question dans la fête qu'on allait donner au peuple hindou.

« Les deux Indiens, dit-il, n'ont nulle envie d'être brûlés ; mes graves confrères les ont condamnés à ce supplice, l'un pour avoir dit que la substance de Xaca n'est pas la substance de Brahma ; et l'autre, pour avoir soupçonné qu'on pouvait plaire à l'Être suprême par la vertu, sans

tenir en mourant une vache par la queue ; parce que, disait-il, on peut être vertueux en tout temps, et qu'on ne trouve pas toujours une vache à point nommé. Les bonnes femmes de la ville ont été si effrayées de ces deux propositions si hérétiques qu'elles n'ont point donné de repos aux juges jusqu'à ce qu'ils aient ordonné le supplice de ces deux infortunés. »

Pythagore jugea que depuis l'herbe jusqu'à l'homme il y avait bien des sujets de chagrin. Il fit pourtant entendre raison aux juges, et même aux dévotes ; et c'est ce qui n'est arrivé que cette seule fois.

Ensuite il alla prêcher la tolérance à Crotone ; mais un intolérant mit le feu à sa maison : il fut brûlé, lui qui avait tiré deux Indous des flammes.
Sauve qui peut !

COSI-SANCTA

UN PETIT MAL POUR UN GRAND BIEN

NOUVELLE AFRICAINE

C'est une maxime faussement établie, qu'il n'est pas permis de faire un petit mal dont un plus grand bien pourrait résulter. Saint Augustin a été entièrement de cet avis, comme il est aisé de le voir dans le récit de cette petite aventure arrivée dans son diocèse sous le proconsulat de Septimus Acindynus, et rapportée dans le livre de *la Cité de Dieu*.

Il y avait à Hippone un vieux curé grand inventeur de confréries, confesseur de toutes les jeunes filles du quartier, et qui passait pour un homme inspiré de Dieu, parce qu'il se mêlait de dire la bonne aventure, métier dont il se tirait assez passablement.

On lui amena un jour une jeune fille nommée Cossi-Sancta : c'était la plus belle personne de la province. Elle avait un père et une mère jansénistes, qui l'avaient élevée dans les principes de la vertu la plus rigide ; et de tous les amants qu'elle avait eus, aucun n'avait pu seulement lui causer, dans ses oraisons, un moment de distraction. Elle était accordée depuis quelques jours à un petit vieillard ratatiné, nommé Capito, conseiller au présidial d'Hippone. C'était un petit homme bourru et chagrin qui ne manquait pas d'esprit, mais qui était pincé dans la conversation, ricaneur et assez mauvais plaisant, jaloux d'ailleurs comme un Vénitien, et qui pour rien au monde ne se serait accommodé d'être l'ami des galants de sa femme. La jeune créature faisait tout ce qu'elle pouvait pour l'aimer parce qu'il devait être son mari ; elle y allait de la meilleure foi du monde, et cependant n'y réussissait guère.

Elle alla consulter son curé pour savoir si son mariage serait heureux. Le bonhomme lui dit d'un ton de prophète : « Ma fille, ta vertu causera bien des malheurs ; mais tu seras un jour canonisée pour avoir fait trois infidélités à ton mari. »

Cet oracle étonna et embarrassa cruellement l'innocence de cette belle fille. Elle pleura ; elle en

demanda l'explication, croyant que ces paroles cachaiert quelque sens mystique ; mais toute l'explication qu'on lui donna fut que les trois fois ne devaient point s'entendre de trois rendez-vous avec le même amant, mais de trois aventures différentes.

Alors Cosi-Sancta jeta les hauts cris ; elle dit même quelques injures au curé, et jura qu'elle ne serait jamais canonisée. Elle le fut pourtant, comme vous l'allez voir.

Elle se maria bientôt après : la noce fut très galante ; elle soutint assez bien tous les mauvais discours qu'elle eut à essuyer, toutes les équivoques fades, toutes les grossièretés assez mal enveloppées dont on embarrasse ordinairement la pudeur des jeunes mariées. Elle dansa de fort bonne grâce avec quelques jeunes gens fort bien faits et très jolis, à qui son mari trouvait le plus mauvais air du monde.

Elle se mit au lit auprès du petit Capito avec un peu de répugnance. Elle passa une fort bonne partie de la nuit à dormir, et se réveilla toute rêveuse. Son mari était pourtant moins le sujet de sa rêverie qu'un jeune homme, nommé Ribaldos, qui lui avait donné dans la tête sans qu'elle en sût rien. Ce jeune homme semblait formé par les mains de

l'Amour : il en avait les grâces, la hardiesse et la friponnerie ; il était un peu indiscret, mais il ne l'était qu'avec celles qui le voulaient bien : c'était la coqueluche d'Hippone. Il avait brouillé toutes les femmes de la ville les unes contre les autres, et il l'était avec tous les maris et toutes les mères. Il aimait d'ordinaire par étourderie, un peu par vanité ; mais il aima Cosi-Sancta par goût, et l'aima d'autant plus éperdument que la conquête en était plus difficile.

Il s'attacha d'abord, en homme d'esprit, à plaire au mari. Il lui faisait mille avances, le louait sur sa bonne mine et sur son esprit aisé et galant. Il perdait contre lui de l'argent au jeu et avait tous les jours quelque confiance de rien à lui faire. Cosi-Sancta le trouvait le plus aimable du monde : elle l'aimait déjà plus qu'elle ne croyait ; elle ne s'en doutait point, mais son mari s'en douta pour elle. Quoiqu'il eût tout l'amour-propre qu'un petit homme peut avoir, il ne laissa pas de se douter que les visites de Ribaldos n'étaient pas pour lui seul. Il rompit avec lui sur quelque mauvais prétexte, et lui défendit sa maison.

Cosi-Sancta en fut très fâchée, et n'osa le dire ; et Ribaldos, devenu plus amoureux par les difficultés, passa tout son temps à épier les moments

de la voir. Il se déguisa en moine, en revendeuse à la toilette, en joueur de marionnettes ; mais il n'en fit point assez pour triompher de sa maîtresse, et il en fit trop pour n'être pas reconnu par le mari. Si Così-Sancta avait été d'accord avec son amant, ils auraient si bien pris leurs mesures que le mari n'aurait rien pu soupçonner ; mais, comme elle combattait son goût et qu'elle n'avait rien à se reprocher, elle sauvait tout, hors les apparences, et son mari la croyait très coupable.

Le petit bonhomme, qui était très colère et qui s'imaginait que son honneur dépendait de la fidélité de sa femme, l'outragea cruellement, et la punnit de ce qu'on la trouvait belle. Elle se trouva dans la plus horrible situation où une femme puisse être : accusée injustement et maltraitée par un mari à qui elle était fidèle, et déchirée par une passion violente qu'elle cherchait à surmonter.

Elle crut que, si son amant cessait ses poursuites, son mari pourrait cesser ses injustices, et qu'elle serait assez heureuse pour se guérir d'un amour que rien ne nourrirait plus. Dans cette vue, elle se hasarda d'écrire cette lettre à Ribaldos :

Si vous avez de la vertu, cessez de me rendre malheureuse : vous m'aimez, et votre amour

m'expose aux soupçons et aux violences d'un maître que je me suis donné pour le reste de ma vie. Plût au Ciel que ce fût encore le seul risque que j'eusse à courir ! Par pitié pour moi, cessez vos poursuites ; je vous en conjure par cet amour même qui fait votre malheur et le mien, et qui ne peut jamais vous rendre heureux.

La pauvre Cosi-Sancta n'avait pas prévu qu'une lettre si tendre, quoique si vertueuse, ferait un effet tout contraire à celui qu'elle espérait. Elle enflamma plus que jamais le cœur de son amant, qui résolut d'exposer sa vie pour voir sa maîtresse.

Capito, qui était assez sot pour vouloir être averti de tout et qui avait de bons espions, fut averti que Ribaldos s'était déguisé en frère carme quêteur pour demander la charité à sa femme. Il se crut perdu : il imagina que l'habit d'un carme était bien plus dangereux qu'un autre pour l'honneur d'un mari. Il aposta des gens pour étriller frère Ribaldos ; il ne fut que trop bien servi. Le jeune homme, en entrant dans la maison, est reçu par ces messieurs : il a beau crier qu'il est un très honnête carme, et qu'on ne traite point ainsi de pauvres religieux, il fut assommé, et mourut, à quinze jours de là, d'un coup qu'il avait reçu sur la

tête. Toutes les femmes de la ville pleurèrent. Cossi-Sancta en fut inconsolable ; Capito même en fut fâché, mais par une autre raison, car il se trouvait une très méchante affaire sur les bras.

Ribaldos était parent du proconsul Acindynus. Ce Romain voulut faire une punition exemplaire de cet assassinat, et comme il avait eu quelques querelles autrefois avec le présidial d'Hippone, il ne fut pas fâché d'avoir de quoi faire pendre un conseiller ; et il fut fort aise que le sort tombât sur Capito, qui était bien le plus vain et le plus insupportable petit robin du pays.

Cossi-Sancta avait donc vu assassiner son amant, et était près de voir pendre son mari ; et tout cela pour avoir été vertueuse : car, comme je l'ai déjà dit, si elle avait donné ses faveurs à Ribaldos, le mari en eût été bien mieux trompé.

Voilà comme la moitié de la prédiction du curé fut accomplie. Cossi-Sancta se ressouvint alors de l'oracle, elle craignit fort d'en accomplir le reste ; mais, ayant bien fait réflexion qu'on ne peut vaincre sa destinée, elle s'abandonna à la Providence, qui la mena au but par les chemins du monde les plus honnêtes.

Le proconsul Acindynus était un homme plus débauché que voluptueux, s'amusant très peu aux

préliminaires, brutal, familier, vrai héros de garnison, très craint dans la province, et avec qui toutes les femmes d'Hippone avaient eu affaire, uniquement pour ne se pas brouiller avec lui.

Il fit venir chez lui M^{me} Cosi-Sancta : elle arriva en pleurs ; mais elle n'en avait que plus de charmes. « Votre mari, madame, lui dit-il, va être pendu, et il ne tient qu'à vous de le sauver. — Je donnerais ma vie pour la sienne, lui dit la dame. — Ce n'est pas cela qu'on vous demande, répliqua le proconsul. — Et que faut-il donc faire ? dit-elle. — Je ne veux qu'une de vos nuits, reprit le proconsul. — Elles ne m'appartiennent pas, dit Cosi-Sancta ; c'est un bien qui est à mon mari. Je donnerai mon sang pour le sauver, mais je ne puis donner mon honneur. — Mais si votre mari y consent ? dit le proconsul. — Il est le maître, répondit la dame : chacun fait de son bien ce qu'il veut. Mais je connais mon mari ; il n'en fera rien : c'est un petit homme têtu, tout propre à se laisser pendre plutôt que de permettre qu'on me touche du bout du doigt. — Nous allons voir cela », dit le juge en colère.

Sur-le-champ il fait venir devant lui le criminel ; il lui propose ou d'être pendu, ou d'être cocu : il n'y avait point à balancer. Le petit bonhomme se

fit pourtant tirer l'oreille. Il fit enfin ce que tout autre aurait fait à sa place. Sa femme, par charité, lui sauva la vie ; et ce fut la première des trois fois.

Le même jour son fils tomba malade d'une maladie fort extraordinaire, inconnue à tous les médecins d'Hippone. Il n'y en avait qu'un qui eût des secrets pour cette maladie ; encore demeurait-il à Aquila, à quelques lieues d'Hippone. Il était défendu alors à un médecin établi dans une ville d'en sortir pour aller exercer sa profession dans une autre. Cosi-Sancta fut obligée elle-même d'aller à sa porte à Aquila, avec un frère qu'elle avait, et qu'elle aimait tendrement. Dans les chemins elle fut arrêtée par des brigands. Le chef de ces messieurs la trouva très jolie ; et, comme on était près de tuer son frère, il s'approcha d'elle, et lui dit que, si elle voulait avoir un peu de complaisance, on ne tuerait point son frère et qu'il ne lui en coûterait rien. La chose était pressante : elle venait de sauver la vie à son mari, qu'elle n'aimait guère ; elle allait perdre un frère qu'elle aimait beaucoup ; d'ailleurs le danger de son fils l'alarmait : il n'y avait pas de moment à perdre. Elle se recommanda à Dieu, fit tout ce qu'on voulut ; et ce fut la seconde des trois fois.

Elle arriva le même jour à Aquila, et descendit chez le médecin. C'était un de ces médecins à la mode que les femmes envoient chercher quand elles ont des vapeurs, ou quand elles n'ont rien du tout. Il était le confident des unes, l'amant des autres ; homme poli, complaisant, un peu brouillé d'ailleurs avec la Faculté, dont il avait fait de fort bonnes plaisanteries dans l'occasion.

Cosi-Sancta lui exposa la maladie de son fils, et lui offrit un gros sesterce. (Vous remarquerez qu'un gros sesterce fait, en monnaie de France, mille écus et plus.) « Ce n'est pas de cette monnaie, Madame, que je prétends être payé, lui dit le galant médecin. Je vous offrirais moi-même tout mon bien si vous étiez dans le goût de vous faire payer des cures que vous pouvez faire : guérissez-moi seulement du mal que vous me faites, et je rendrai la santé à votre fils. »

La proposition parut extravagante à la dame ; mais le destin l'avait accoutumée aux choses bizarres. Le médecin était un opiniâtre qui ne voulait point d'autre prix de son remède. Cosi-Sancta n'avait point de mari à consulter ; et le moyen de laisser mourir un fils qu'elle adorait, faute du plus petit secours du monde qu'elle pouvait lui donner ! Elle était aussi bonne mère que bonne sœur.

Elle acheta le remède au prix qu'on voulut ; et ce fut la dernière des trois fois.

Elle revint à Hippone avec son frère, qui ne cessait de la remercier, durant le chemin, du courage avec lequel elle lui avait sauvé la vie.

Ainsi Cossi-Sancta, pour avoir été trop sage, fit périr son amant et condamner à mort son mari, et, pour avoir été complaisante, conserva les jours de son frère, de son fils et de son mari. On trouva qu'une pareille femme était fort nécessaire dans une famille ; on la canonisa après sa mort pour avoir fait tant de bien à ses parents en se mortifiant, et l'on grava sur son tombeau :

UN PETIT MAL POUR UN GRAND BIEN.

LETTRE D'UN TURC

SUR LES FAKIRS

ET SUR SON AMI BABABEC

LORSQUE j'étais dans la ville de Bénarès sur le rivage du Gange, ancienne patrie des brahmanes, je tâchai de m'instruire. J'entendais passablement l'indien ; j'écoutais beaucoup et remarquais tout. J'étais logé chez mon correspondant Omri ; c'était le plus digne homme que j'aie jamais connu. Il était de la religion des bramins, j'ai l'honneur d'être musulman : jamais nous n'avons eu une parole plus haute que l'autre au sujet de Mahomet et de Brahma. Nous faisons nos ablutions chacun de notre côté ; nous buvions de la même limonade, nous mangions du même riz, comme deux frères.

Un jour nous allâmes ensemble à la pagode de Gavani. Nous y vîmes plusieurs bandes de fakirs, dont les uns étaient des janguis, c'est-à-dire des fakirs contemplatifs, et les autres des disciples des

anciens gymnosophistes, qui menaient une vie active. Ils ont, comme on sait, une langue savante qui est celle des plus anciens brahmanes, et, dans cette langue, un livre qu'ils appellent le *Hanscrit*. C'est assurément le plus ancien livre de toute l'Asie, sans en excepter le *Zend-Avesta*.

Je passai devant un fakir qui lisait ce livre. « Ah ! malheureux infidèle ! s'écria-t-il, tu m'as fait perdre le nombre des voyelles que je comptais ; et de cette affaire-là mon âme passera dans le corps d'un lièvre, au lieu d'aller dans celui d'un perroquet, comme j'avais tout lieu de m'en flatter. » Je lui donnai une roupie pour le consoler. À quelques pas de là, ayant eu le malheur d'éternuer, le bruit que je fis réveilla un fakir qui était en extase. « Où suis-je ? dit-il. Quelle horrible chute ! je ne vois plus le bout de mon nez : la lumière céleste est disparue¹. — Si je suis cause, lui dis-je, que vous voyez enfin plus loin que le bout de votre nez, voilà une roupie pour réparer le mal que j'ai fait ; reprenez votre lumière céleste. »

¹ Quand les fakirs veulent voir la lumière céleste, ce qui est très commun parmi eux, ils tournent les yeux vers le bout de leur nez.

M'étant ainsi tiré d'affaire discrètement, je passai aux autres gymnosophistes : il y en eut plusieurs qui m'apportèrent de petits clous fort jolis, pour m'enfoncer dans les bras et dans les cuisses en l'honneur de Brahma. J'achetai leurs clous dont j'ai fait clouer mes tapis. D'autres dansaient sur les mains ; d'autres voltigeaient sur la corde lâche ; d'autres allaient toujours à cloche-pied. Il y en avait qui portaient des chaînes, d'autres un bât ; quelques-uns avaient leur tête dans un boisseau : au demeurant les meilleures gens du monde. Mon ami Omri me mena dans la cellule d'un des plus fameux ; il s'appelait Bababec : il était nu comme un singe, et avait au cou une grosse chaîne qui pesait plus de soixante livres. Il était assis sur une chaise de bois, proprement garnie de petites pointes de clous qui lui entraient dans les fesses, et on aurait cru qu'il était sur un lit de satin. Beaucoup de femmes venaient le consulter ; il était l'oracle des familles ; et on peut dire qu'il jouissait d'une très grande réputation. Je fus témoin du long entretien qu'Omri eut avec lui. « Croyez-vous, lui dit-il, mon père, qu'après avoir passé par l'épreuve des sept métempsycoses, je puisse parvenir à la demeure de Brahma ? — C'est selon, dit le fakir ; comment viviez-vous ? — Je tâche, dit Omri, d'être bon citoyen, bon mari, bon

père, bon ami : je prête de l'argent sans intérêt aux riches dans l'occasion ; j'en donne aux pauvres ; j'entretiens la paix parmi mes voisins. — Vous mettez-vous quelquefois des clous dans le cul ? demanda le brahmin. — Jamais, mon révérend père. — J'en suis fâché, répliqua le fakir ; vous n'irez certainement que dans le dix-neuvième ciel, et c'est dommage. — Comment ! dit Omri, cela est fort honnête ; je suis très content de mon lot : que m'importe du dix-neuvième ou du vingtième, pourvu que je fasse mon devoir dans mon pèlerinage, et que je sois bien reçu au dernier gîte ? N'est-ce pas assez d'être honnête homme dans ce pays-ci, et d'être ensuite heureux au pays de Brahma ? — Dans quel ciel prétendez-vous donc aller, vous, Monsieur Bababec, avec vos clous et vos chaînes ? — Dans le trente-cinquième, dit Bababec. — Je vous trouve plaisant, répliqua Omri, de prétendre être logé plus haut que moi : ce ne peut être assurément que l'effet d'une excessive ambition. Vous condamnez ceux qui recherchent les honneurs dans cette vie : pourquoi en voulez-vous de si grands dans l'autre ? Et sur quoi d'ailleurs prétendez-vous être mieux traité que moi ? Sachez que je donne plus en aumônes en dix jours que ne vous coûtent en dix ans tous les clous que vous vous enfoncez dans le derrière. Brahma

a bien affaire que vous passiez la journée tout nu, avec une chaîne au cou ; vous rendez là un beau service à la patrie. Je fais cent fois plus de cas d'un homme qui sème des légumes, ou qui plante des arbres, que de tous vos camarades qui regardent le bout de leur nez, ou qui portent un bât par excès de noblesse d'âme. » Ayant parlé ainsi, Omri se radoucit, le caressa, le persuada, l'engagea enfin à laisser là ses clous et sa chaîne et à venir chez lui mener une vie honnête. On le décrassa, on le frotta d'essences parfumées, on l'habilla décemment ; il vécut quinze jours d'une manière fort sage, et avoua qu'il était cent fois plus heureux qu'auparavant. Mais il perdait son crédit dans le peuple ; les femmes ne venaient plus le consulter ; il quitta Omri, et reprit ses clous pour avoir de la considération.

LE CROCHETEUR BORGNE

NOS deux yeux ne rendent pas notre condition meilleure ; l'un nous sert à voir les biens, et l'autre les maux de la vie. Bien des gens ont la mauvaise habitude de fermer le premier, et bien peu ferment le second : voilà, pourquoi il y a tant de gens qui aimeraient mieux être aveugles que de voir tout ce qu'ils voient. Heureux les borgnes qui ne sont privés que de ce mauvais œil qui gêne tout ce qu'on regarde ! Mesrour en est un exemple.

Il aurait fallu être aveugle pour ne pas voir que Mesrour était borgne. Il l'était de naissance ; mais c'était un borgne si content de son état qu'il ne s'était jamais avisé de désirer un autre œil. Ce n'étaient point les dons de la fortune qui le consolait des torts de la nature, car il était simple crocheteur et n'avait d'autre trésor que ses épaules ; mais il était heureux, et il montrait qu'un œil de plus et de la peine de moins contribuent bien peu au bonheur. L'argent et l'appétit lui venaient toujours en proportion de l'exercice qu'il faisait : il

travaillait le matin, mangeait et buvait le soir, dormait la nuit, et regardait tous ses jours comme autant de vies séparées, en sorte que le soin de l'avenir ne le troublait jamais dans la jouissance du présent. Il était, comme vous le voyez, tout à la fois borgne, crocheteur et philosophe.

Il vit par hasard passer dans un char brillant une grande princesse qui avait un œil de plus que lui, ce qui ne l'empêcha pas de la trouver fort belle, et, comme les borgnes ne diffèrent des autres hommes qu'en ce qu'ils ont un œil de moins, il en devint éperdument amoureux.

On dira peut-être que, quand on est crocheteur et borgne, il ne faut point être amoureux, surtout d'une grande princesse, et, qui plus est, d'une princesse qui a deux yeux : je conviens qu'on a bien à craindre de ne pas plaire ; cependant, comme il n'y a point d'amour sans espérance, et que notre crocheteur aimait, il espéra.

Comme il avait plus de jambes que d'yeux, et qu'elles étaient bonnes, il suivit l'espace de quatre lieues le char de sa déesse, que six grands chevaux blancs traînaient avec une grande rapidité. La mode dans ce temps-là, parmi les dames, était de voyager sans laquais et sans cocher et de se mener elles-mêmes ; les maris voulaient qu'elles fussent

toujours toutes seules, afin d'être plus sûrs de leur vertu, ce qui est directement opposé au sentiment des moralistes, qui disent qu'il n'y a point de vertu dans la solitude.

Mesrour courait toujours à côté des roues du char, tournant son bon œil du côté de la dame, qui était étonnée de voir un borgne de cette agilité. Pendant qu'il prouvait ainsi qu'on est infatigable pour ce qu'on aime, une bête fauve, poursuivie par des chasseurs, traversa le grand chemin et effraya les chevaux, qui, ayant pris le mors aux dents, entraînaient la belle dans un précipice ; son nouvel amant, plus effrayé encore qu'elle, quoiqu'elle le fût beaucoup, coupa les traits avec une adresse merveilleuse ; les six chevaux blancs firent seuls le saut périlleux, et la dame, qui n'était pas moins blanche qu'eux, en fut quitte pour la peur. « Qui que vous soyez, lui dit-elle, je n'oublierai jamais que je vous dois la vie ; demandez-moi tout ce que vous voudrez : tout ce que j'ai est à vous. — Ah ! je puis avec bien plus de raison, répondit Mesrour, vous en offrir autant ; mais, en vous l'offrant, je vous en offrirai toujours moins : car je n'ai qu'un œil, et vous en avez deux ; mais un œil qui vous regarde vaut mieux que deux yeux qui ne voient point les vôtres. » La dame sourit, car les galanteries d'un borgne sont toujours des galanteries, et

les galanteries font toujours sourire. « Je voudrais bien pouvoir vous donner un autre œil, lui dit-elle, mais votre mère pouvait seule vous faire ce présent-là ; suivez-moi toujours. » À ces mots elle descend de son char et continue sa route à pied ; son petit chien descendit aussi et marchait à pied à côté d'elle, aboyant après l'étrange figure de son écuyer. J'ai tort de lui donner le titre d'écuyer, car il eut beau offrir son bras, la dame ne voulut jamais l'accepter, sous prétexte qu'il était trop sale ; et vous allez voir qu'elle fut la dupe de sa propreté. Elle avait de fort petits pieds, et des souliers encore plus petits que ses pieds, en sorte qu'elle n'était ni faite ni chaussée de manière à soutenir une longue marche.

De jolis pieds consolent d'avoir de mauvaises jambes, lorsqu'on passe sa vie sur sa chaise longue au milieu d'une foule de petits-maîtres ; mais à quoi servent des souliers brodés en paillettes dans un chemin pierreux, où ils ne peuvent être vus que par un crocheteur, et encore par un crocheteur qui n'a qu'un œil ? Mélinade (c'est le nom de la dame, que j'ai eu mes raisons pour ne pas dire jusqu'ici, parce qu'il n'était pas encore fait) avançait comme elle pouvait, maudissant son cordonnier, déchirant ses souliers, écorchant ses pieds et se donnant des entorses à chaque pas. Il y avait environ

une heure et demie qu'elle marchait du train des grandes dames, c'est-à-dire qu'elle avait déjà fait près d'un quart de lieue, lorsqu'elle tomba de fatigue sur la place.

Le Mesrou, dont elle avait refusé les secours pendant qu'elle était debout, balançait à les lui offrir, dans la crainte de la salir en la touchant : car il savait bien qu'il n'était pas propre ; la dame le lui avait assez clairement fait entendre, et la comparaison qu'il avait faite en chemin entre lui et sa maîtresse le lui avait fait voir encore plus clairement. Elle avait une robe d'une légère étoffe d'argent, semée de guirlandes de fleurs, qui laissait briller la beauté de sa taille ; et lui avait un sarrau brun taché en mille endroits, troué et rapiécé, en sorte que les pièces étaient à côté des trous, et point dessus, où elles auraient pourtant été plus à leur place. Il avait comparé ses mains nerveuses et couvertes de durillons avec deux petites mains plus blanches et plus délicates que les lis. Enfin il avait vu les beaux cheveux blonds de Mélinade, qui paraissaient à travers un léger voile de gaze, relevés les uns en tresse et les autres en boucles, et il n'avait à mettre à côté de cela que des crins noirs, hérissés, crépus et n'ayant pour tout ornement qu'un turban déchiré.

Cependant Mélinade essaye de se relever ; mais elle retombe bientôt, et si malheureusement que ce qu'elle laissa voir à Mesrour lui ôta le peu de raison que la vue du visage de la princesse avait pu lui laisser. Il oublia qu'il était crocheteur, qu'il était borgne, et il ne songea plus à la distance que la fortune avait mise entre Mélinade et lui ; à peine se souvint-il qu'il était amant, car il manqua à la délicatesse qu'on dit inséparable d'un véritable amour, et qui en fait quelquefois le charme et plus souvent l'ennui ; il se servit des droits que son état de crocheteur lui donnait à la brutalité, il fut brutal et heureux. La princesse alors était sans doute évanouie, ou bien elle gémissait sur son sort ; mais, comme elle était juste, elle bénissait sûrement le destin de ce que toute infortune porte avec elle sa consolation.

La nuit avait étendu ses voiles sur l'horizon, et elle cachait de son ombre le véritable bonheur de Mesrour et les prétendus malheurs de Mélinade ; Mesrour goûtait les plaisirs des parfaits amants, et il les goûtait en crocheteur, c'est-à-dire (à la honte de l'humanité) de la manière la plus parfaite ; les faiblesses de Mélinade lui reprenaient à chaque instant, et à chaque instant son amant reprenait des forces. « Puissant Mahomet ! dit-il une fois en homme transporté, mais en mauvais catholique, il

ne manque à ma félicité que d'être sentie par celle qui la cause ; pendant que je suis dans ton paradis, divin prophète, accorde-moi encore une faveur : c'est d'être aux yeux de Mélinade ce qu'elle serait à mon œil s'il faisait jour. » Il finit de prier, et continua de jouir. L'Aurore, toujours trop diligente pour les amants, surprit Mesrour et Mélinade dans l'attitude où elle aurait pu être surprise elle-même, un moment auparavant, avec Tithon ; mais quel fut l'étonnement de Mélinade quand, ouvrant les yeux aux premiers rayons du jour, elle se vit dans un lieu enchanté avec un jeune homme d'une taille noble, dont le visage ressemblait à l'astre dont la terre attendait le retour ! Il avait des joues de rose, des lèvres de corail ; ses grands yeux, tendres et vifs tout à la fois, exprimaient et inspiraient la volupté ; son carquois d'or, orné de pierreries, était suspendu à ses épaules, et le plaisir faisait seul sonner ses flèches ; sa longue chevelure, retenue par une attache de diamants, flottait librement sur ses reins, et une étoffe transparente, brodée de perles, lui servait d'habillement et ne cachait rien de la beauté de son corps. « Où suis-je, et qui êtes-vous ? s'écria Mélinade dans l'excès de sa surprise. — Vous êtes, répondit-il, avec le misérable qui a eu le bonheur de vous sauver la vie, et qui s'est si bien payé de ses peines. »

Mélinade, aussi aise qu'étonnée, regretta que la métamorphose de Mesrour n'eût pas commencé plus tôt. Elle s'approche d'un palais brillant qui frappait sa vue, et lut cette inscription sur la porte : « Éloignez-vous, profanes ; ces portes ne s'ouvriront que pour le maître de l'anneau. » Mesrour s'approche à son tour pour lire la même inscription ; mais il vit d'autres caractères, et lut ces mots : « Frappe sans crainte. » Il frappa, et aussitôt les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes avec un grand bruit. Les deux amants entrèrent, au son de mille voix et de mille instruments, dans un vestibule de marbre de Paros ; de là ils passèrent dans une salle superbe, où un festin délicieux les attendait depuis douze cent cinquante ans sans qu'aucun des plats fût encore refroidi : ils se mirent à table, et furent servis chacun par mille esclaves de la plus grande beauté ; le repas fut entremêlé de concerts et de danses, et, quand il fut fini, tous les génies vinrent dans le plus grand ordre, partagés en différentes troupes, avec des habits aussi magnifiques que singuliers, prêter serment de fidélité au maître de l'anneau et baiser le doigt sacré auquel il le portait.

Cependant il y avait à Bagdad un musulman fort dévot qui, ne pouvant aller se laver dans la mosquée, faisait venir l'eau de la mosquée chez lui

moyennant une légère rétribution qu'il payait au prêtre. Il venait de faire la cinquième ablution pour se disposer à la cinquième prière ; et sa servante, jeune étourdie très peu dévote, se débarrassa de l'eau sacrée en la jetant par la fenêtre. Elle tomba sur un malheureux endormi profondément au coin d'une borne qui lui servait de chevet. Il fut inondé et s'éveilla. C'était le pauvre Mesrour, qui, revenant de son séjour enchanté, avait perdu dans son voyage l'anneau de Salomon. Il avait quitté ses superbes vêtements et repris son sarrau ; son beau carquois d'or était changé en crochet de bois, et il avait, pour comble de malheur, laissé un de ses yeux en chemin. Il se ressouvint alors qu'il avait bu la veille une grande quantité d'eau-de-vie qui avait assoupi ses sens et échauffé son imagination.

Il avait jusque-là, aimé cette liqueur par goût ; il commença à l'aimer par reconnaissance, et il retourna avec gaieté à son travail, bien résolu d'en employer le salaire à acheter les moyens de retrouver sa chère Mélinade. Un autre se serait désolé d'être un vilain borgne, après avoir eu deux beaux yeux ; d'éprouver les refus des balayuses du palais, après avoir joui des faveurs d'une princesse plus belle que les maîtresses du calife, et d'être au service de tous les bourgeois de Bagdad,

après avoir régné sur tous les génies ; mais Messour n'avait point l'œil qui voit le mauvais côté des choses.

LES DEUX CONSOLÉS

LE grand philosophe Citophile disait un jour à une femme désolée, et qui avait juste sujet de l'être : « Madame, la reine d'Angleterre, fille du grand Henri IV, a été aussi malheureuse que vous : on la chassa de ses royaumes ; elle fut prête à périr sur l'Océan par les tempêtes ; elle vit mourir son royal époux sur l'échafaud. — J'en suis fâchée pour elle », dit la dame ; et elle se mit à pleurer ses propres infortunes.

« Mais, dit Citophile, souvenez-vous de Marie Stuart : elle aimait fort honnêtement un brave musicien qui avait une très belle basse-taille. Son mari tua son musicien à ses yeux ; et ensuite sa bonne amie et sa bonne parente, la reine Élisabeth, qui se disait pucelle, lui fit couper le cou sur un échafaud tendu de noir, après l'avoir tenue en prison dix-huit années. — Cela est fort cruel », répondit la dame ; et elle se replongea dans sa mélancolie.

« Vous avez peut-être entendu parler, dit le consolateur, de la belle Jeanne de Naples, qui fut prise et étranglée ? – Je m'en souviens confusément », dit l'affligée.

« Il faut que je vous conte, ajouta l'autre, l'aventure d'une souveraine qui fut détrônée de mon temps après souper, et qui est morte dans une île déserte. – Je sais toute cette histoire », répondit la dame.

« Eh bien ! donc, je vais vous apprendre ce qui est arrivé à une autre grande princesse à qui j'ai montré la philosophie. Elle avait un amant ; comme en ont toutes les grandes et belles princesses. Son père entra dans sa chambre, et surprit l'amant, qui avait le visage tout en feu et l'œil étincelant comme une escarboucle ; la dame aussi avait le teint fort animé. Le visage du jeune homme déplut tellement au père qu'il lui appliqua le plus énorme soufflet qu'on eût jamais donné dans sa province. L'amant prit une paire de pinces et cassa la tête au beau-père, qui guérit à peine, et qui porte encore la cicatrice de cette blessure. L'amante, éperdue, sauta par la fenêtre et se démit le pied ; de manière qu'aujourd'hui elle boite visiblement, quoique d'ailleurs elle ait la taille admirable. L'amant fut condamné à la mort

pour avoir cassé la tête à un très grand prince. Vous pouvez juger de l'état où était la princesse quand on menait pendre l'amant. Je l'ai vue longtemps lorsqu'elle était en prison ; elle ne me parlait jamais que de ses malheurs.

— Pourquoi ne voulez-vous donc pas que je songe aux miens ? lui dit la dame. — C'est, dit le philosophe, parce qu'il n'y faut pas songer, et que, tant de grandes dames ayant été si infortunées, il vous sied mal de vous désespérer. Songez à Hécube, songez à Niobé. — Ah ! dit la dame, si j'avais vécu de leur temps, ou de celui de tant de belles princesses, et si pour les consoler vous leur aviez conté mes malheurs, pensez-vous qu'elles vous eussent écouté ? »

Le lendemain, le philosophe perdit son fils unique, et fut sur le point d'en mourir de douleur. La dame fit dresser une liste de tous les rois qui avaient perdu leurs enfants, et la porta au philosophe ; il la lut, la trouva fort exacte, et n'en pleura pas moins. Trois mois après ils se revirent, et furent étonnés de se retrouver d'une humeur très gaie. Ils firent ériger une belle statue au Temps, avec cette inscription :

À CELUI QUI CONSOLE.

HISTOIRE DES VOYAGES

DE

SCARMENTADO

ÉCRITE PAR LUI-MÊME

JE naquis dans la ville de Candie, en 1600. Mon père en était gouverneur ; et je me souviens qu'un poète médiocre, qui n'était pas médiocrement dur, nommé Iro, fit de mauvais vers à ma louange, dans lesquels il me faisait descendre de Minos en droite ligne ; mais, mon père ayant été disgracié, il fit d'autres vers où je ne descendais plus que de Pasiphaé et de son amant. C'était un bien méchant homme que cet Iro, et le plus ennuyeux coquin qui fût dans l'île.

Mon père m'envoya à l'âge de quinze ans étudier à Rome. J'arrivai dans l'espérance d'apprendre toutes les vérités : car jusque-là on m'avait enseigné tout le contraire, selon l'usage de

ce bas monde depuis la Chine jusqu'aux Alpes. Monsignor Profondo, à qui j'étais recommandé, était un homme singulier et un des plus terribles savants qu'il y eût au monde. Il voulut m'apprendre les catégories d'Aristote, et fut sur le point de me mettre dans la catégorie de ses mignons : je l'échappai belle. Je vis des processions, des exorcismes et quelques rapines. On disait, mais très faussement, que la signora Olimpia, personne d'une grande prudence, vendait beaucoup de choses qu'on ne doit point vendre. J'étais dans un âge où tout cela me paraissait fort plaisant. Une jeune dame de mœurs très douces, nommée la signora Fatelo, s'avisa de m'aimer. Elle était courtisée par le révérend père Poignardini et par le révérend père Aconiti, jeunes profès d'un ordre qui ne subsiste plus : elle les mit d'accord en me donnant ses bonnes grâces ; mais en même temps je courus risque d'être excommunié et empoisonné. Je partis très content de l'architecture de Saint-Pierre.

Je voyageai en France ; c'était le temps du règne de Louis le Juste. La première chose qu'on me demanda, ce fut si je voulais à mon déjeuner un petit morceau du maréchal d'Ancre, dont le peuple avait fait rôtir la chair, et qu'on distribuait à fort bon compte à ceux qui en voulaient.

Cet État était continuellement en proie aux guerres civiles, quelquefois pour une place au conseil, quelquefois pour deux pages de controverse. Il y avait plus de soixante ans que ce feu, tantôt couvert et tantôt soufflé avec violence, désolait ces beaux climats. C'étaient là les libertés de l'Église gallicane. « Hélas ! dis-je, ce peuple est pourtant né doux : qui peut l'avoir tiré ainsi de son caractère ? Il plaisante, et il fait des Saint-Barthélemy. Heureux le temps où il ne fera que plaisanter ! ».

Je passai en Angleterre : les mêmes querelles y excitaient les mêmes fureurs. De saints catholiques avaient résolu, pour le bien de l'Église, de faire sauter en l'air, avec de la poudre, le roi, la famille royale et tout le parlement, et de délivrer l'Angleterre de ces hérétiques. On me montra la place où la bienheureuse reine Marie, fille de Henri VIII, avait fait brûler plus de cinq cents de ses sujets. Un prêtre hibernois m'assura que c'était une très bonne action : premièrement, parce que ceux qu'on avait brûlés étaient Anglais ; en second lieu, parce qu'ils ne prenaient jamais d'eau bénite, et qu'ils ne croyaient pas au trou de Saint-Patrice. Il s'étonnait surtout que la reine Marie ne fût pas encore canonisée ; mais il espé-

rait qu'elle le serait bientôt, quand le cardinal neveu aurait un peu de loisir.

J'allai en Hollande, où j'espérais trouver plus de tranquillité chez des peuples plus flegmatiques. On coupait la tête à un vieillard vénérable lorsque j'arrivai à La Haye. C'était la tête chauve du premier ministre Barneveldt, l'homme qui avait le mieux mérité de la République. Touché de pitié, je demandai quel était son crime, et s'il avait trahi l'État. « Il a fait bien pis, me répondit un prédicant à manteau noir ; c'est un homme qui croit que l'on peut se sauver par les bonnes œuvres aussi bien que par la foi. Vous sentez bien que si de telles opinions s'établissaient, une république ne pourrait subsister, et qu'il faut des lois sévères pour réprimer de si scandaleuses horreurs. » Un profond politique du pays me dit en soupirant : « Hélas ! Monsieur, le bon temps ne durera pas toujours ; ce n'est que par hasard que ce peuple est si zélé ; le fond de son caractère est porté au dogme abominable de la tolérance ; un jour il y viendra : cela fait frémir. » Pour moi, en attendant que ce temps funeste de la modération et de l'indulgence fût arrivé, je quittai bien vite un pays où la sévérité n'était adoucie par aucun agrément, et je m'embarquai pour l'Espagne.

La cour était à Séville, les galions étaient arrivés, tout respirait l'abondance et la joie dans la plus belle saison de l'année. Je vis au bout d'une allée d'orangers et de citronniers une espèce de lice immense entourée de gradins couverts d'étoffes précieuses. Le roi, la reine, les infants, les infantes, étaient sous un dais superbe. Vis-à-vis de cette auguste famille était un autre trône, mais plus élevé. Je dis à un de mes compagnons de voyage : « À moins que ce trône ne soit réservé pour Dieu, je ne vois pas à quoi il peut servir. » Ces indiscretes paroles furent entendues d'un grave Espagnol et me coûtèrent cher. Cependant je m'imaginai que nous allions voir quelque carrousel ou quelque fête de taureaux, lorsque le grand inquisiteur parut sur ce trône, d'où il bénit le roi et le peuple.

Ensuite vint une armée de moines défilant deux à deux, blancs, noirs, gris, chaussés, déchaussés, avec barbe, sans barbe, avec capuchon pointu, et sans capuchon ; puis marchait le bourreau ; puis on voyait au milieu des alguazils et des grands environ quarante personnes couvertes de sacs sur lesquels on avait peint des diables et des flammes. C'étaient des Juifs qui n'avaient pas voulu renoncer absolument à Moïse, c'étaient des chrétiens qui avaient épousé leurs commères, ou qui

n'avaient pas adoré Notre-Dame d'Atocha, ou qui n'avaient pas voulu se défaire de leur argent comptant en faveur des frères hiéronymites. On chanta dévotement de très belles prières, après quoi on brûla à petit feu tous les coupables ; de quoi toute la famille royale parut extrêmement édifiée.

Le soir, dans le temps que j'allais me mettre au lit, arrivèrent chez moi deux familiers de l'inquisition, avec la sainte Hermandad : ils m'embrassèrent tendrement, et me menèrent, sans me dire un seul mot, dans un cachot très frais, meublé d'un lit de natte et d'un beau crucifix. Je restai là six semaines, au bout desquelles le révérend père inquisiteur m'envoya prier de venir lui parler : il me serra quelque temps entre ses bras, avec une affection toute paternelle ; il me dit qu'il était sincèrement affligé d'avoir appris que je fusse si mal logé ; mais que tous les appartements de la maison étaient remplis, et qu'une autre fois il espérait que je serais plus à mon aise. Ensuite il me demanda cordialement si je ne savais pas pourquoi j'étais là. Je dis au révérend père que c'était apparemment pour mes péchés. « Eh bien, mon cher enfant, pour quel péché ? parlez-moi avec confiance. » J'eus beau imaginer, je ne devinai point ; il me mit charitablement sur les voies.

Enfin je me souvins de mes indiscrètes paroles. J'en fus quitte pour la discipline et une amende de trente mille réales. On me mena faire la révérence au grand inquisiteur : c'était un homme poli, qui me demanda comment j'avais trouvé sa petite fête. Je lui dis que cela était délicieux, et j'allai presser mes compagnons de voyage de quitter ce pays, tout beau qu'il est. Ils avaient eu le temps de s'instruire de toutes les grandes choses que les Espagnols avaient faites pour la religion. Ils avaient lu les mémoires du fameux évêque de Chiapa, par lesquels il paraît qu'on avait égorgé ou brûlé ou noyé dix millions d'infidèles en Amérique pour les convertir. Je crus que cet évêque exagérerait ; mais, quand on réduirait ces sacrifices à cinq millions de victimes, cela serait encore admirable.

Le désir de voyager me pressait toujours. J'avais compté finir mon tour de l'Europe par la Turquie ; nous en prîmes la route. Je me proposai bien de ne plus dire mon avis sur les fêtes que je verrais. « Ces Turcs, dis-je à mes compagnons, sont des mécréants, qui n'ont point été baptisés, et qui par conséquent seront bien plus cruels que les révérends pères inquisiteurs. Gardons le silence quand nous serons chez les mahométans. »

J'allai donc chez eux. Je fus étrangement surpris de voir en Turquie beaucoup plus d'églises chrétiennes qu'il n'y en avait dans Candie. J'y vis jusqu'à des troupes nombreuses de moines qu'on laissait prier la vierge Marie librement, et maudire Mahomet, ceux-ci en grec, ceux-là en latin, quelques autres en arménien. « Les bonnes gens que les Turcs ! » m'écriai-je. Les chrétiens grecs et les chrétiens latins étaient ennemis mortels dans Constantinople ; ces esclaves se persécutaient les uns les autres, comme des chiens qui se mordent dans la rue, et à qui leurs maîtres donnent des coups de bâton pour les séparer. Le grand vizir protégeait alors les Grecs. Le patriarche grec m'accusa d'avoir soupé chez le patriarche latin, et je fus condamné en plein divan à cent coups de latte sur la plante des pieds, rachetables de cinq cents sequins. Le lendemain, le grand vizir fut étranglé ; le surlendemain son successeur, qui était pour le parti des Latins, et qui ne fut étranglé qu'un mois après, me condamna à la même amende pour avoir soupé chez le patriarche grec. Je fus dans la triste nécessité de ne plus fréquenter ni l'église grecque ni la latine. Pour m'en consoler, je pris à loyer une fort belle Circassienne, qui était la personne la plus tendre dans le tête-à-tête et la plus dévote à la mosquée. Une nuit, dans

les doux transports de son amour, elle s'écria en m'embrassant : « Allah ila Allah ! » ; ce sont les paroles sacramentelles des Turcs ; je crus que c'étaient celles de l'amour : je m'écriai aussi tendrement : « Allah ila Allah ! – Ah ! me dit-elle, le Dieu miséricordieux soit loué, vous êtes Turc. » Je lui dis que je le bénissais de m'en avoir donné la force, et je me crus trop heureux. Le matin, l'iman vint pour me circonciure ; et, comme je fis quelque difficulté, le cadi du quartier, homme loyal, me proposa de m'empaler : je sauvai mon prépuce et mon derrière avec mille sequins, et je m'enfuis vite en Perse, résolu de ne plus entendre ni messe grecque ni latine en Turquie, et de ne plus crier : « Allah ila Allah ! » dans un rendez-vous.

En arrivant à Ispahan, on me demanda si j'étais pour le mouton noir ou pour le mouton blanc. Je répondis que cela m'était fort indifférent, pourvu qu'il fût tendre. Il faut savoir que les factions du Mouton blanc et du Mouton noir partageaient encore les Persans. On crut que je me moquais des deux partis, de sorte que je me trouvai déjà une violente affaire sur les bras aux portes de la ville : il m'en coûta encore grand nombre de sequins pour me débarrasser des moutons.

Je poussai jusqu'à la Chine avec un interprète, qui m'assura que c'était là le pays où l'on vivait librement et gaiement. Les Tartares s'en étaient rendus maîtres, après avoir tout mis à feu et à sang ; et les révérends Pères jésuites d'un côté, comme les révérends Pères dominicains de l'autre, disaient qu'ils y gagnaient des âmes à Dieu, sans que personne en sût rien. On n'a jamais vu de convertisseurs si zélés : car ils se persécutaient les uns les autres tour à tour ; ils écrivaient à Rome des volumes de calomnies ; ils se traitaient d'infidèles et de prévaricateurs pour une âme. Il y avait surtout une horrible querelle entre eux sur la manière de faire la révérence. Les jésuites voulaient que les Chinois saluassent leurs pères et leurs mères à la mode de la Chine, et les dominicains voulaient qu'on les saluât à la mode de Rome. Il m'arriva d'être pris par les jésuites pour un dominicain. On me fit passer chez Sa Majesté tartare pour un espion du pape. Le conseil suprême chargea un premier mandarin, qui ordonna à un sergent, qui commanda à quatre sbires du pays de m'arrêter et de me lier en cérémonie. Je fus conduit après cent quarante genuflexions devant Sa Majesté. Elle me fit demander si j'étais l'espion du pape, et s'il était vrai que ce prince dût venir en personne le détrôner. Je lui

répondis que le pape était un prêtre de soixante et dix ans ; qu'il demeurerait à quatre mille lieues de Sa sacrée Majesté tartaro-chinoise ; qu'il avait environ deux mille soldats qui montaient la garde avec un parasol ; qu'il ne détrônait personne, et que Sa Majesté pouvait dormir en sûreté. Ce fut l'aventure la moins funeste de ma vie. On m'envoya à Macao, d'où je m'embarquai pour l'Europe.

Mon vaisseau eut besoin d'être radoubé vers les côtes de Golconde. Je pris ce temps pour aller voir la cour du grand Aureng-Zeb, dont on disait des merveilles dans le monde : il était alors dans Delhi. J'eus la consolation de l'envisager le jour de la pompeuse cérémonie dans laquelle il reçut le présent céleste que lui envoyait le shérif de la Mecque. C'était le balai avec lequel on avait balayé la maison sainte, le caaba, le beth Allah. Ce balai est le symbole qui balaye toutes les ordures de l'âme. Aureng-Zeb ne paraissait pas en avoir besoin ; c'était l'homme le plus pieux de tout l'Indoustan. Il est vrai qu'il avait égorgé un de ses frères et empoisonné son père. Vingt raïas et autant d'omras étaient morts dans les supplices ; mais cela n'était rien, et on ne parlait que de sa dévotion. On ne lui comparait que la sacrée majesté du sérénissime empereur de Maroc, Mulei-

Ismaël, qui coupait des têtes tous les vendredis après la prière.

Je ne disais mot ; les voyages m'avaient formé, et je sentais qu'il ne m'appartenait pas de décider entre ces deux augustes souverains. Un jeune Français, avec qui je logeais, manqua, je l'avoue, de respect à l'empereur des Indes et à celui de Maroc. Il s'avisa de dire très indiscrètement qu'il y avait en Europe de très pieux souverains qui gouvernaient bien leurs États, et qui fréquentaient même les églises, sans pourtant tuer leurs pères et leurs frères, et sans couper les têtes de leurs sujets. Notre interprète transmit en indou le discours impie de mon jeune homme. Instruit par le passé, je fis vite seller mes chameaux : nous partîmes, le Français et moi. J'ai su depuis que la nuit même, les officiers du grand Aureng-Zeb étant venus pour nous prendre, ils ne trouvèrent que l'interprète. Il fut exécuté en place publique, et tous les courtisans avouèrent sans flatterie que sa mort était très juste.

Il me restait de voir l'Afrique, pour jouir de toutes les douceurs de notre continent. Je la vis en effet. Mon vaisseau fut pris par des corsaires nègres. Notre patron fit de grandes plaintes ; il leur demanda pourquoi ils violaient ainsi les lois

des nations. Le capitaine nègre lui répondit : « Vous avez le nez long, et nous l'avons plat ; vos cheveux sont tout droits, et notre laine est frisée ; vous avez la peau de couleur de cendre, et nous de couleur d'ébène ; par conséquent nous devons, par les lois sacrées de la nature, être toujours ennemis. Vous nous achetez aux foires de la côte de Guinée comme des bêtes de somme, pour nous faire travailler à je ne sais quel emploi aussi pénible que ridicule. Vous nous faites fouiller à coups de nerfs de bœuf dans des montagnes, pour en tirer une espèce de terre jaune qui par elle-même n'est bonne à rien, et qui ne vaut pas, à beaucoup près, un bon oignon d'Égypte ; aussi, quand nous vous rencontrons et que nous sommes les plus forts, nous vous faisons esclaves, nous vous faisons labourer nos champs, ou nous vous coupons le nez et les oreilles. »

On n'avait rien à répliquer à un discours si sage. J'allai labourer le champ d'une vieille négresse pour conserver mes oreilles et mon nez. On me racheta au bout d'un an. J'avais vu tout ce qu'il y a de beau, de bon et d'admirable sur la terre : je résolus de ne plus voir que mes pénates. Je me mariaï chez moi ; je fus cocu, et je vis que c'était l'état le plus doux de la vie.

HISTOIRE D'UN BON BRAMIN

JE rencontrai dans mes voyages un vieux bramin, homme fort sage, plein d'esprit et très savant ; de plus il était riche, et partant il en était plus sage encore : car, ne manquant de rien, il n'avait besoin de tromper personne. Sa famille était très bien gouvernée par trois belles femmes qui s'étudiaient à lui plaire ; et, quand il ne s'amusait pas avec ses femmes, il s'occupait à philosopher.

Près de sa maison, qui était belle, ornée et accompagnée de jardins charmants, demeurait une vieille Indienne bigote, imbécile et assez pauvre.

Le bramin me dit un jour : « Je voudrais n'être jamais né. » Je lui demandai pourquoi. Il me répondit : « J'étudie depuis quarante ans, ce sont quarante années de perdues : j'enseigne les autres, et j'ignore tout ; cet état porte dans mon âme tant d'humiliation et de dégoût que la vie m'est insupportable. Je suis né, je vis dans le temps, et je ne sais pas ce que c'est que le temps ;

je me trouve dans un point entre deux éternités, comme disent nos sages, et je n'ai nulle idée de l'éternité ; je suis composé de matière ; je pense, je n'ai jamais pu m'instruire de ce qui produit la pensée ; j'ignore si mon entendement est en moi une simple faculté, comme celle de marcher, de digérer, et si je pense avec ma tête comme je prends avec mes mains. Non seulement le principe de ma pensée m'est inconnu, mais le principe de mes mouvements m'est également caché : je ne sais pourquoi j'existe ; cependant on me fait chaque jour des questions sur tous ces points ; il faut répondre ; je n'ai rien de bon à dire ; je parle beaucoup, et je demeure confus et honteux de moi-même après avoir parlé.

« C'est bien pis quand on me demande si Brahma a été produit par Vichnou, ou s'ils sont tous deux éternels. Dieu m'est témoin que je n'en sais pas un mot, et il y paraît bien à mes réponses. « Ah ! mon révérend père, me dit-on, apprenez-nous comment le mal inonde toute la terre. » Je suis aussi en peine que ceux qui me font cette question : je leur dis quelquefois que tout est le mieux du monde ; mais ceux qui ont été ruinés et mutilés à la guerre n'en croient rien, ni moi non plus : je me retire chez moi accablé de ma curiosité et de mon ignorance. Je lis nos anciens livres, et

ils redoublent mes ténèbres. Je parle à mes compagnons : les uns me répondent qu'il faut jouir de la vie et se moquer des hommes ; les autres croient savoir quelque chose, et se perdent dans des idées extravagantes ; tout augmente le sentiment douloureux que j'éprouve. Je suis prêt quelquefois de tomber dans le désespoir, quand je songe qu'après toutes mes recherches je ne sais ni d'où je viens, ni ce que je suis, ni où j'irai, ni ce que je deviendrai. »

L'état de ce bonhomme me fit une vraie peine : personne n'était ni plus raisonnable ni de meilleure foi que lui. Je conçus que plus il avait de lumières dans son entendement et de sensibilité dans son cœur, plus il était malheureux.

Je vis le même jour la vieille femme qui demeurait dans son voisinage : je lui demandai si elle avait jamais été affligée de ne savoir pas comment son âme était faite. Elle ne comprit seulement pas ma question : elle n'avait jamais réfléchi un seul moment de sa vie sur un seul des points qui tourmentaient le brahmin ; elle croyait aux métamorphoses de Vichnou de tout son cœur, et, pourvu qu'elle pût avoir quelquefois de l'eau du Gange pour se laver, elle se croyait la plus heureuse des femmes.

Frappé du bonheur de cette pauvre créature, je revins à mon philosophe, et je lui dis : « N'êtes-vous pas honteux d'être malheureux dans le temps qu'à votre porte il y a un vieil automate qui ne pense à rien, et qui vit content ? — Vous avez raison, me répondit-il ; je me suis dit cent fois que je serais heureux si j'étais aussi sot que ma voisine, et cependant je ne voudrais pas d'un tel bonheur. »

Cette réponse de mon bramin me fit une plus grande impression que tout le reste ; je m'examinai moi-même, et je vis qu'en effet je n'aurais pas voulu être heureux à condition d'être imbécile.

Je proposai la chose à des philosophes, et ils furent de mon avis. « Il y a pourtant, disais-je, une furieuse contradiction dans cette façon de penser : car enfin de quoi s'agit-il ? d'être heureux. Qu'importe d'avoir de l'esprit ou d'être sot ? Il y a bien plus : ceux qui sont contents de leur être sont bien sûrs d'être contents ; ceux qui raisonnent ne sont pas si sûrs de bien raisonner. Il est donc clair, disais-je, qu'il faudrait choisir de n'avoir pas le sens commun, pour peu que ce sens commun contribue à notre mal-être. » Tout le monde fut de mon avis ; et cependant je ne trouvai personne qui

voulût accepter le marché de devenir imbécile pour devenir content. De là je conclus que, si nous faisons cas du bonheur, nous faisons encore plus de cas de la raison.

Mais, après y avoir réfléchi, il paraît que de préférer la raison à la félicité, c'est être très insensé. Comment donc cette contradiction peut-elle s'expliquer ? comme toutes les autres. Il y a là de quoi parler beaucoup.

LE BLANC ET LE NOIR

TOUT le monde dans la province de Candahar connaît l'aventure du jeune Rustan. Il était fils unique d'un mirza du pays : c'est comme qui dirait marquis parmi nous, ou baron chez les Allemands. Le mirza son père avait un bien honnête. On devait marier le jeune Rustan à une demoiselle, ou mirzasse de sa sorte. Les deux familles le désiraient passionnément. Il devait faire la consolation de ses parents, rendre sa femme heureuse et l'être avec elle.

Mais par malheur il avait vu la princesse de Cachemire à la foire de Kaboul, qui est la foire la plus considérable du monde, et incomparablement plus fréquentée que celles de Bassora et d'Astrakhan ; et voici pourquoi le vieux prince de Cachemire était venu à la foire avec sa fille.

Il avait perdu les deux plus rares pièces de son trésor : l'une était un diamant gros comme le pouce, sur lequel sa fille était gravée par un art que les Indiens possédaient alors, et qui s'est per-

du depuis ; l'autre était un javelot qui allait de lui-même où l'on voulait ; ce qui n'est pas une chose bien extraordinaire parmi nous, mais qui l'était à Cachemire.

Un fakir de Son Altesse lui vola ces deux bijoux ; il les porta à la princesse. « Gardez soigneusement ces deux pièces, lui dit-il ; votre destinée en dépend. » Il partit alors, et on ne le revit plus. Le duc de Cachemire, au désespoir, résolut d'aller voir à la foire de Kaboul si de tous les marchands qui s'y rendent des quatre coins du monde il n'y en aurait pas un qui eût son diamant et son arme. Il menait sa fille avec lui dans tous ses voyages. Elle porta son diamant bien enfermé dans sa ceinture ; mais pour le javelot, qu'elle ne pouvait si bien cacher, elle l'avait enfermé soigneusement à Cachemire dans son grand coffre de la Chine.

Rustan et elle se virent à Kaboul ; ils s'aimèrent avec toute la bonne foi de leur âge et toute la tendresse de leur pays. La princesse pour gage de son amour lui donna son diamant, et Rustan lui promit à son départ de l'aller voir secrètement à Cachemire.

Le jeune mirza avait deux favoris qui lui servaient de secrétaires, d'écuyers, de maîtres d'hôtel et de valets de chambre. L'un s'appelait Topaze : il

était beau, bien fait, blanc comme une Circassienne, doux et serviable comme un Arménien, sage comme un Guèbre. L'autre se nommait Ébène : c'était un nègre fort joli, plus empressé, plus industriel que Topaze, et qui ne trouvait rien de difficile. Il leur communiqua le projet de son voyage. Topaze ; tâcha de l'en détourner avec le zèle circonspect d'un serviteur qui ne voulait pas lui déplaire ; il lui représenta tout ce qu'il hasardait. Comment laisser deux familles au désespoir ? Comment mettre le couteau dans le cœur de ses parents ? Il ébranla Rustan ; mais Ébène le raffermir et leva tous ses scrupules.

Le jeune homme manquait d'argent pour un si long voyage. Le sage Topaze ne lui en aurait pas fait prêter ; Ébène y pourvut. Il prit adroitement le diamant de son maître, en fit faire un faux tout semblable, qu'il remit à sa place, et donna le véritable en gage à un Arménien pour quelques milliers de roupies.

Quand le marquis eut ses roupies, tout fut prêt pour le départ. On chargea un éléphant de son bagage ; on monta à cheval. Topaze dit à son maître : « J'ai pris la liberté de vous faire des remontrances sur votre entreprise ; mais, après avoir remontré, il faut obéir ; je suis à vous, je vous

aime, je vous suivrai jusqu'au bout du monde ; mais consultons en chemin l'oracle qui est à deux parasanges d'ici. » Rustan y consentit. L'oracle répondit : *Si tu vas à l'orient, tu seras à l'occident.* Rustan ne comprit rien à cette réponse. Topaze soutint qu'elle ne contenait rien de bon. Ébène, toujours complaisant, lui persuada qu'elle était très favorable.

Il y avait encore un autre oracle dans Kaboul ; ils y allèrent. L'oracle de Kaboul répondit en ces mots : *Si tu possèdes, tu ne posséderas pas, si tu es vainqueur, tu ne vaincras pas ; si tu es Rustan, tu ne le seras pas.* Cet oracle parut encore plus inintelligible que l'autre. « Prenez garde à vous, disait Topaze. — Ne redoutez rien », disait Ébène ; et ce ministre, comme on peut le croire, avait toujours raison auprès de son maître, dont il encourageait la passion et l'espérance.

Au sortir de Kaboul, on marcha par une grande forêt ; on s'assit sur l'herbe pour manger, on laissa les chevaux paître. On se préparait à décharger l'éléphant qui portait le dîner et le service, lorsqu'on s'aperçut que Topaze et Ébène n'étaient plus avec la petite caravane. On les appelle ; la forêt retentit des noms d'Ébène et de Topaze. Les valets les cherchent de tous côtés et remplissent la

forêt de leurs cris ; ils reviennent sans avoir rien vu, sans qu'on leur ait répondu. « Nous n'avons trouvé, dirent-ils à Rustan, qu'un vautour qui se battait avec un aigle et qui lui ôtait toutes ses plumes. » Le récit de ce combat piqua la curiosité de Rustan ; il alla à pied sur le lieu ; il n'aperçut ni vautour ni aigle, mais il vit son éléphant, encore tout chargé de son bagage, qui était assailli par un gros rhinocéros. L'un frappait de sa corne, l'autre de sa trompe. Le rhinocéros lâcha prise à la vue de Rustan ; on ramena son éléphant, mais on ne trouva plus les chevaux. « Il arrive d'étranges choses dans les forêts quand on voyage ! » s'écriait Rustan. Les valets étaient consternés, et le maître au désespoir d'avoir perdu à la fois ses chevaux, son cher nègre et le sage Topaze, pour lequel il avait toujours de l'amitié, quoiqu'il ne fût jamais de son avis.

L'espérance d'être bientôt aux pieds de la belle princesse de Cachemire le consolait, quand il rencontra un grand âne rayé, à qui un rustre vigoureux et terrible donnait cent coups de bâton. Rien n'est si beau, ni si rare, ni si léger à la course que les ânes de cette espèce. Celui-ci répondait aux coups redoublés du vilain par des ruades qui auraient pu déraciner un chêne. Le jeune mirza prit, comme de raison, le parti de l'âne, qui était une

créature charmante. Le rustre s'enfuit en disant à l'âne : « Tu me le payeras. » L'âne remercia son libérateur en son langage, s'approcha, se laissa caresser, et caressa. Rustan monte dessus après avoir dîné, et prend le chemin de Cachemire avec ses domestiques, qui suivent, les uns à pied, les autres montés sur l'éléphant.

À peine était-il sur son âne que cet animal tourne vers Kaboul, au lieu de suivre la route de Cachemire. Son maître a beau tourner la bride, donner des saccades, serrer les genoux, appuyer des éperons, rendre la bride, tirer à lui, fouetter à droite et à gauche, l'animal opiniâtre courait toujours vers Kaboul.

Rustan suait, se démenait, se désespérait, quand il rencontra un marchand de chameaux qui lui dit : « Maître, vous avez là un âne bien malin, qui vous mène où vous ne voulez pas aller ; si vous voulez me le céder, je vous donnerai quatre de mes chameaux à choisir. » Rustan remercia la Providence de lui avoir procuré un si bon marché. « Topaze avait grand tort, dit-il, de me dire que mon voyage serait malheureux. » Il monte sur le plus beau chameau, les trois autres suivent ; il rejoint sa caravane, et se voit dans le chemin de son bonheur.

À peine a-t-il marché quatre parasanges qu'il est arrêté par un torrent profond, large et impétueux, qui roulait des rochers blanchis d'écume. Les deux rivages étaient des précipices affreux, qui éblouissaient la vue et glaçaient le courage ; nul moyen de passer, nul d'aller à droite ou à gauche. « Je commence à craindre, dit Rustan, que Topaze n'ait eu raison de blâmer mon voyage, et moi grand tort de l'entreprendre ; encore s'il était ici, il me pourrait donner quelques bons avis. Si j'avais Ébène, il me consolerait, et il trouverait des expédients ; mais tout me manque. » Son embarras était augmenté par la consternation de sa troupe : la nuit était noire, on la passa à se lamenter. Enfin la fatigue et l'abattement endormirent l'amoureux voyageur. Il se réveille au point du jour, et voit un beau pont de marbre élevé sur le torrent d'une rive à l'autre.

Ce furent des exclamations, des cris d'étonnement et de joie. « Est-il possible ? est-ce un songe ? quel prodige ! quel enchantement ! oserons-nous passer ? » Toute la troupe se mettait à genoux, se relevait, allait au pont, baisait la terre, regardait le ciel, étendait les mains, posait le pied en tremblant, allait, revenait, était en extase ; et Rustan disait : « Pour le coup le Ciel me favorise : Topaze ne savait ce qu'il disait ; les oracles

étaient en ma faveur ; Ébène avait raison ; mais pourquoi n'est-il pas ici ? »

À peine la troupe fut-elle au delà du torrent que voilà le pont qui s'abîme dans l'eau avec un fracas épouvantable. « Tant mieux ! tant mieux ! s'écria Rustan ; Dieu soit loué ! le Ciel soit béni ! il ne veut pas que je retourne dans mon pays, où je n'aurais été qu'un simple gentilhomme ; il veut que j'épouse ce que j'aime. Je serai prince de Cachemire ; c'est ainsi qu'en *possédant* ma maîtresse, je ne *posséderai* pas mon petit marquisat à Candahar. *Je serai Rustan, et je ne le serai pas*, puisque je deviendrai un grand prince : voilà une grande partie de l'oracle expliquée nettement en ma faveur, le reste s'expliquera de même ; je suis trop heureux ; mais pourquoi Ébène n'est-il pas auprès de moi ? je le regrette mille fois plus que Topaze. »

Il avança encore quelques parasanges avec la plus grande allégresse ; mais, sur la fin du jour, une enceinte de montagnes plus roides qu'une contrescarpe et plus hautes que n'aurait été la tour de Babel si elle avait été achevée, barra entièrement la caravane saisie de crainte.

Tout le monde s'écria : « Dieu veut que nous périssions ici ; il n'a brisé le pont que pour nous ôter

tout espoir de retour ; il n'a élevé la montagne que pour nous priver de tout moyen d'avancer. Ô Rustan ! ô malheureux marquis ! nous ne verrons jamais Cachemire, nous ne rentrerons jamais dans la terre de Candahar. »

La plus cuisante douleur, l'abattement le plus accablant, succédaient dans l'âme de Rustan à la joie immodérée qu'il avait ressentie, aux espérances dont il s'était enivré. Il était bien loin d'interpréter les prophéties à son avantage. « Ô Ciel ! ô Dieu paternel ! faut-il que j'aie perdu mon ami Topaze ! »

Comme il prononçait ces paroles en poussant de profonds soupirs et en versant des larmes au milieu de ses suivants désespérés, voilà la base de la montagne qui s'ouvre, une longue galerie en voûte, éclairée de cent mille flambeaux, se présente aux yeux éblouis ; et Rustan de s'écrier, et ses gens de se jeter à genoux, et de tomber d'étonnement à la renverse, et de crier miracle, et de dire : « Rustan est le favori de Vichnou, le bien-aimé de Brahma ; il sera le maître du monde. » Rustan le croyait, il était hors de lui, élevé au-dessus de lui-même. « Ah ! Ébène, mon cher Ébène ! où êtes-vous ? que n'êtes-vous témoin de toutes ces merveilles ! comment vous ai-je perdu ?

Belle princesse de Cachemire, quand reverrai-je vos charmes ? »

Il avance avec ses domestiques, son éléphant, ses chameaux, sous la voûte de la montagne, au bout de laquelle il entre dans une prairie émaillée de fleurs et bordée de ruisseaux ; et au bout de la prairie ce sont des allées d'arbres à perte de vue ; et au bout de ces allées une rivière, le long de laquelle sont mille maisons de plaisance, avec des jardins délicieux. Il entend partout des concerts de voix et d'instruments ; il voit des danses ; il se hâte de passer un des ponts de la rivière ; il demande au premier homme qu'il rencontre quel est ce beau pays.

Celui auquel il s'adressait lui répondit : « Vous êtes dans la province de Cachemire ; vous voyez les habitants dans la joie et dans les plaisirs ; nous célébrons les noces de notre belle princesse qui va se marier avec le seigneur Barbabou, à qui son père l'a promise ; que Dieu perpétue leur félicité ! » À ces paroles Rustan tomba évanoui, et le seigneur cachemirien crut qu'il était sujet à l'épilepsie ; il le fit porter dans sa maison, où il fut longtemps sans connaissance. On alla chercher les deux plus habiles médecins du canton ; ils tâchèrent le pouls du malade, qui, ayant repris un peu

ses esprits, poussait des sanglots, roulait les yeux, et s'écriait de temps en temps : « Topaze, Topaze, vous aviez bien raison ! »

L'un des deux médecins dit au seigneur cachemirien : « Je vois à son accent que c'est un jeune homme de Candahar, à qui l'air de ce pays ne vaut rien ; il faut le renvoyer chez lui ; je vois à ses yeux qu'il est devenu fou ; confiez-le-moi, je le ramènerai dans sa patrie, et je le guérirai. » L'autre médecin assura qu'il n'était malade que de chagrin, qu'il fallait le mener aux noces de la princesse et le faire danser. Pendant qu'ils consultaient, le malade reprit ses forces ; les deux médecins furent congédiés, et Rustan demeura tête à tête avec son hôte.

« Seigneur, lui dit-il, je vous demande pardon de m'être évanoui devant vous, je sais que cela n'est pas poli ; je vous supplie de vouloir bien accepter mon éléphant en reconnaissance des bontés dont vous m'avez honoré. » Il lui conta ensuite toutes ses aventures, en se gardant bien de lui parler de l'objet de son voyage. « Mais, au nom de Vichnou et de Brahma, lui dit-il, apprenez-moi quel est cet heureux Barbabou qui épouse la princesse de Cachemire ; pourquoi son père l'a choisi pour gendre, et pourquoi la princesse l'a accepté

pour époux. — Seigneur, lui dit le Cachemirien, la princesse n'a point du tout accepté Barbabou : au contraire, elle est dans les pleurs, tandis que toute la province célèbre avec joie son mariage ; elle s'est enfermée dans la tour de son palais ; elle ne veut voir aucune des réjouissances qu'on fait pour elle. » Rustan, en entendant ces paroles, se sentit renaître ; l'éclat de ses couleurs, que la douleur avait flétries, reparut sur son visage. « Dites-moi, je vous prie, continua-t-il, pourquoi le prince de Cachemire s'obstine à donner sa fille à un Barbabou dont elle ne veut pas. — Voici le fait, répondit le Cachemirien. Savez-vous que notre auguste prince avait perdu un gros diamant et un javelot qui lui tenaient fort au cœur ? — Ah ! je le sais très bien, dit Rustan. — Apprenez donc, dit l'hôte, que notre prince, au désespoir de n'avoir point de nouvelles de ses deux bijoux, après les avoir fait longtemps chercher par toute la terre, a promis sa fille à quiconque lui rapporterait l'un ou l'autre. Il est venu un seigneur Barbabou qui était muni du diamant, et il épouse demain la princesse. »

Rustan pâlit, bégaya un compliment, prit congé de son hôte, et courut sur son dromadaire à la ville capitale où se devait faire la cérémonie. Il arrive au palais du prince ; il dit qu'il a des choses importantes à lui communiquer ; il demande une

audience ; on lui répond que le prince est occupé des préparatifs de la noce. « C'est pour cela même, dit-il, que je veux lui parler. » Il presse tant qu'il est introduit. « Monseigneur, dit-il, que Dieu couronne tous vos jours de gloire et de magnificence ! votre gendre est un fripon. — Comment, un fripon ? qu'osez-vous dire ? Est-ce ainsi qu'on parle à un duc de Cachemire du gendre qu'il a choisi ? — Oui, un fripon, reprit Rustan ; et, pour le prouver à Votre Altesse, c'est que voici votre diamant que je vous rapporte. »

Le duc, tout étonné, confronta les deux diamants ; et, comme il ne s'y connaissait guère, il ne put dire quel était le véritable. « Voilà deux diamants, dit-il, et je n'ai qu'une fille ; me voilà dans un étrange embarras ! » Il fit venir Barbabou et lui demanda s'il ne l'avait point trompé. Barbabou jura qu'il avait acheté son diamant d'un Arménien ; l'autre ne disait pas de qui il tenait le sien, mais il proposa un expédient : ce fut qu'il plût à Son Altesse de le faire combattre sur-le-champ contre son rival. « Ce n'est pas assez que votre gendre donne un diamant, disait-il, il faut aussi qu'il donne des preuves de valeur : ne trouvez-vous pas bon que celui qui tuera l'autre épouse la princesse ? — Très bon, répondit le prince ; ce sera un fort beau spectacle pour la cour : battez-vous vite

tous deux ; le vainqueur prendra les armes du vaincu, selon l'usage de Cachemire, et il épousera ma fille. »

Les deux prétendants descendent aussitôt dans la cour. Il y avait sur l'escalier une pie et un corbeau. Le corbeau criait : « Battez-vous, battez-vous » ; la pie : « Ne vous battez pas. » Cela fit rire le prince ; les deux rivaux y prirent garde à peine : ils commencent le combat ; tous les courtisans faisaient un cercle autour d'eux. La princesse, se tenant toujours renfermée dans sa tour, ne voulut point assister à ce spectacle ; elle était bien loin de se douter que son amant fût à Cachemire, et elle avait tant d'horreur pour Barbabou qu'elle ne voulait rien voir. Le combat se passa le mieux du monde : Barbabou fut tué roide, et le peuple en fut charmé, parce qu'il était laid, et que Rustan était fort joli : c'est presque toujours ce qui décide de la faveur publique.

Le vainqueur revêtit la cotte de mailles, l'écharpe et le casque du vaincu, et vint, suivi de toute la cour, au son des fanfares, se présenter sous les fenêtres de sa maîtresse. Tout le monde criait : « Belle princesse, venez voir votre beau mari qui a tué son vilain rival » ; ses femmes répétaient ces paroles. La princesse mit par malheur la

tête à la fenêtre, et, voyant l'armure d'un homme qu'elle abhorrait, elle courut en désespérée à son coffre de la Chine et tira le javelot fatal qui alla percer son cher Rustan au défaut de la cuirasse ; il jeta un grand cri, et à ce cri la princesse crut reconnaître la voix de son malheureux amant.

Elle descend échevelée, la mort dans les yeux et dans le cœur. Rustan était déjà tombé tout sanglant dans les bras de son père. Elle le voit : ô moment ! ô vue ! ô reconnaissance dont on ne peut exprimer ni la douleur, ni la tendresse, ni l'horreur ! Elle se jette sur lui, elle l'embrasse. « Tu reçois, lui dit-elle, les premiers et les derniers baisers de ton amante et de ta meurtrière. » Elle retire le dard de la plaie, l'enfonce dans son cœur et meurt sur l'amant qu'elle adore. Le père, épouvanté, éperdu, prêt à mourir comme elle, tâche en vain de la rappeler à la vie ; elle n'était plus. Il maudit ce dard fatal, le brise en morceaux, jette au loin ces deux diamants funestes ; et, tandis qu'on prépare les funérailles de sa fille au lieu de son mariage, il fait transporter dans son palais Rustan ensanglanté, qui avait encore un reste de vie.

On le porte dans un lit. La première chose qu'il voit aux deux côtés de ce lit de mort, c'est Topaze

et Ébène. Sa surprise lui rendit un peu de force. « Ah ! cruels, dit-il, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Peut-être la princesse vivrait encore, si vous aviez été près du malheureux Rustan. — Je ne vous ai pas abandonné un seul moment, dit Topaze. — J'ai toujours été près de vous, dit Ébène. — Ah ! que dites-vous ? pourquoi insulter à mes derniers moments ? répondit Rustan d'une voix languissante. — Vous pouvez m'en croire, dit Topaze ; vous savez que je n'approuvai jamais ce fatal voyage dont je prévoyais les horribles suites. C'est moi qui étais l'aigle qui a combattu contre le vautour, et qu'il a déplumé ; j'étais l'éléphant qui emportait le bagage pour vous forcer à retourner dans votre patrie ; j'étais l'âne rayé qui vous ramenait malgré vous chez votre père ; c'est moi qui ai égaré vos chevaux ; c'est moi qui ai formé le torrent qui vous empêchait de passer ; c'est moi qui ai élevé la montagne qui vous fermait un chemin si funeste ; j'étais le médecin qui vous conseillait l'air natal ; j'étais la pie qui vous criait de ne point combattre. — Et moi, dit Ébène, j'étais le vautour qui a déplumé l'aigle, le rhinocéros qui donnait cent coups de corne à l'éléphant, le vilain qui battait l'âne rayé, le marchand qui vous donnait des chameaux pour courir à votre perte ; j'ai bâti le pont sur lequel vous avez passé ; j'ai creusé la ca-

verne que vous avez traversée ; je suis le médecin qui vous encourageait à marcher, le corbeau qui vous criait de vous battre. — Hélas ! souviens-toi des oracles, dit Topaze : *Si tu vas à l'orient, tu seras à l'occident.* — Oui, dit Ébène, on ensevelit ici les morts le visage tourné à l'occident : l'oracle était clair, que ne l'as-tu compris ? *Tu as possédé, et tu ne possédais pas ;* car tu avais le diamant, mais il était faux et tu n'en savais rien. Tu es vainqueur et tu meurs ; tu es Rustan, et tu cesses de l'être : tout a été accompli. »

Comme il parlait ainsi, quatre ailes blanches couvrirent le corps de Topaze, et quatre ailes noires celui d'Ébène. « Que vois-je ? » s'écria Rustan. Topaze et Ébène répondirent ensemble : « Tu vois tes deux génies. — Eh ! Messieurs, leur dit le malheureux Rustan, de quoi vous mêliez-vous, et pourquoi deux génies pour un pauvre homme ? — C'est la loi, dit Topaze : chaque homme a ses deux génies, c'est Platon qui l'a dit le premier, et d'autres l'ont répété ensuite ; tu vois que rien n'est plus véritable : moi qui te parle, je suis ton bon génie, et ma charge était de veiller auprès de toi jusqu'au dernier moment de ta vie ; je m'en suis fidèlement acquitté. — Mais, dit le mourant, si ton emploi était de me servir, je suis donc d'une nature fort supérieure à la tienne ; et puis comment

oses-tu dire que tu es mon bon génie, quand tu m'as laissé tromper dans tout ce que j'ai entrepris, et que tu me laisses mourir, moi et ma maîtresse, misérablement ? — Hélas ! c'était ta destinée, dit Topaze. — Si c'est la destinée qui fait tout, dit le mourant, à quoi un génie est-il bon ? Et toi, Ébène, avec tes quatre ailes noires, tu es apparemment mon mauvais génie ? — Vous l'avez dit, répondit Ébène. — Mais tu étais donc aussi le mauvais génie de ma princesse ? — Non, elle avait le sien, et je l'ai parfaitement secondé. — Ah ! maudit Ébène, si tu es si méchant, tu n'appartiens donc pas au même maître que Topaze ? Vous avez été formés tous deux par deux principes différents, dont l'un est bon et l'autre méchant de sa nature ? — Ce n'est pas une conséquence, dit Ébène, mais c'est une grande difficulté. — Il n'est pas possible, reprit l'agonisant, qu'un être favorable ait fait un génie si funeste. — Possible ou non possible, repartit Ébène, la chose est comme je te le dis. — Hélas ! dit Topaze, mon pauvre ami, ne vois-tu pas que ce coquin-là a encore la malice de te faire disputer pour allumer ton sang et précipiter l'heure de ta mort ? — Va, je ne suis guère plus content de toi que de lui, dit le triste Rustan : il avoue du moins qu'il a voulu me faire du mal ; et toi, qui prétendais me défendre, tu ne m'as servi

de rien. — J'en suis bien fâché, dit le bon génie. — Et moi aussi, dit le mourant ; il y a quelque chose là-dessous que je ne comprends pas. — Ni moi non plus, dit le pauvre bon génie. — J'en serai instruit dans un moment, dit Rustan. — C'est ce que nous verrons », dit Topaze. Alors tout disparut. Rustan se retrouva dans la maison de son père, dont il n'était pas sorti, et dans son lit, où il avait dormi une heure.

Il se réveille en sursaut, tout en sueur, tout égaré ; il se tâte, il appelle, il crie, il sonne. Son valet de chambre Topaze accourt en bonnet de nuit, et tout en bâillant. « Suis-je mort, suis-je en vie ? s'écriait Rustan, la belle princesse de Cachemire en réchappera-t-elle ?... — Monseigneur rêve-t-il ? répondit froidement Topaze. — Ah ! s'écriait Rustan, qu'est donc devenu ce barbare Ébène avec ses quatre ailes noires ? c'est lui qui me fait mourir d'une mort si cruelle. — Monseigneur, je l'ai laissé là-haut qui ronfle ; voulez-vous qu'on le fasse descendre ? — Le scélérat ! il y a six mois entiers qu'il me persécute ; c'est lui qui me mena à cette fatale foire de Kaboul ; c'est lui qui m'escamota le diamant que m'avait donné la princesse ; il est seul la cause de mon voyage, de la mort de ma princesse, et du coup de javelot dont je meurs à la fleur de mon âge. — Rassurez-vous, dit Topaze ; vous

n'avez jamais été à Kaboul ; il n'y a point de princesse de Cachemire ; son père n'a jamais eu que deux garçons qui sont actuellement au collège. Vous n'avez jamais eu de diamant ; la princesse ne peut être morte, puisqu'elle n'est pas née, et vous vous portez à merveille. — Comment ! il n'est pas vrai que tu m'assistais à la mort dans le lit du prince de Cachemire ? Ne m'as-tu pas avoué que, pour me garantir de tant de malheurs, tu avais été aigle, éléphant, âne rayé, médecin et pie ? — Monseigneur, vous avez rêvé tout cela : nos idées ne dépendent pas plus de nous dans le sommeil que dans la veille. Dieu a voulu que cette file d'idées vous ait passé par la tête, pour vous donner apparemment quelque instruction dont vous ferez votre profit. — Tu te moques de moi, reprit Rustan ; combien de temps ai-je dormi ? — Monseigneur, vous n'avez encore dormi qu'une heure. — Eh bien ! maudit raisonneur, comment veux-tu qu'en une heure de temps j'aie été à la foire de Kaboul il y a six mois, que j'en sois revenu, que j'aie fait le voyage de Cachemire, et que nous soyons morts, Barbabou, la princesse et moi ? — Monseigneur, il n'y a rien de plus aisé et de plus ordinaire, et vous auriez pu réellement faire le tour du monde et avoir beaucoup plus d'aventures en bien moins de temps. N'est-il pas vrai que vous

pouvez lire en une heure l'abrégé de l'histoire des Perses, écrite par Zoroastre ? cependant cet abrégé contient huit cent mille années. Tous ces événements passent sous vos yeux l'un après l'autre en une heure ; or vous m'avouerez qu'il est aussi aisé à Brahma de les resserrer tous dans l'espace d'une heure que de les étendre dans l'espace de huit cent mille années ; c'est précisément la même chose. Figurez-vous que le temps tourne sur une roue dont le diamètre est infini. Sous cette roue immense sont une multitude innombrable de roues les unes dans les autres ; celle du centre est imperceptible et fait un nombre infini de tours précisément dans le même temps que la grande roue n'en achève qu'un. Il est clair que tous les événements, depuis le commencement du monde jusqu'à sa fin, peuvent arriver successivement en beaucoup moins de temps que la cent millième partie d'une seconde ; et on peut dire même que la chose est ainsi. — Je n'y entends rien, dit Rustan. — Si vous voulez, dit Topaze, j'ai un perroquet qui vous le fera aisément comprendre. Il est né quelque temps avant le déluge ; il a été dans l'arche ; il a beaucoup vu ; cependant il n'a qu'un an et demi : il vous contera son histoire qui est fort intéressante. — Allez vite chercher votre perroquet, dit Rustan ; il m'amusera jusqu'à ce que je

puisse me rendormir. – Il est chez ma sœur, la religieuse, dit Topaze ; je vais le chercher, vous en serez content ; sa mémoire est fidèle, il conte simplement, sans chercher à montrer de l'esprit à tout propos et sans faire des phrases. – Tant mieux, dit Rustan, voilà comme j'aime les contes. » On lui amena le perroquet, lequel parla ainsi.

N. B. – M^{lle} Catherine Vadé n'a jamais pu trouver l'histoire du perroquet dans le portefeuille de feu son cousin Antoine Vadé, auteur de ce conte. C'est grand dommage, vu le temps auquel vivait ce perroquet (*Note de Voltaire, 1764.*)

JEANNOT ET COLIN

PLUSIEURS personnes dignes de foi ont vu Jeannot et Colin à l'école, dans la ville d'Issoire, en Auvergne, ville fameuse dans tout l'univers par son collège et par ses chaudrons. Jeannot était fils d'un marchand de mulets très renommé et Colin devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, et qui, après avoir payé la taille, le taillon, les aides et gabelles, le sou pour livre, la capitation et les vingtièmes, ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année.

Jeannot et Colin étaient fort jolis pour des Auvergnats ; ils s'aimaient beaucoup, et ils avaient ensemble de petites privautés, de petites familiarités, dont on se ressouvient toujours avec agrément quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Le temps de leurs études était sur le point de finir, quand un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs, avec une veste de Lyon

de fort bon goût : le tout était accompagné d'une lettre à M. de la Jeannotière. Colin admira l'habit et ne fut point jaloux ; mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin. Dès ce moment Jeannot n'étudia plus, se regarda au miroir et méprisa tout le monde. Quelque temps après un valet de chambre arrive en poste et apporte une seconde lettre à M. le marquis de la Jeannotière : c'était un ordre de monsieur son père de faire venir monsieur son fils à Paris. Jeannot monta en chaise en tendant la main à Colin avec un sourire de protection assez noble. Colin sentit son néant et pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire doivent savoir que M. Jeannot, le père, avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes ? C'est parce qu'on est heureux. M. Jeannot était bien fait, sa femme aussi, et elle avait encore de la fraîcheur. Ils allèrent à Paris pour un procès qui les ruinait, lorsque la fortune, qui élève et qui abaisse les hommes à son gré, les présenta à la femme d'un entrepreneur des hôpitaux des armées, homme d'un grand talent, et qui pouvait se vanter d'avoir tué plus de soldats en un an que le canon n'en fait périr en dix. Jeannot plut à ma-

dame ; la femme de Jeannot plut à monsieur. Jeannot fut bientôt de part dans l'entreprise ; il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on est dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à se laisser aller ; on fait sans peine une fortune immense. Les gredins, qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles, ouvrent des yeux étonnés ; ils ne savent comment vous avez pu parvenir ; ils vous envient au hasard, et font contre vous des brochures que vous ne lisez point. C'est ce qui arriva à Jeannot le père, qui fut bientôt M. de la Jeannotière, et qui, ayant acheté un marquisat au bout de six mois, retira de l'école monsieur le marquis son fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de compliments à son ancien camarade, *et lui fit ces lignes pour le congratuler*. Le petit marquis ne lui fit point de réponse : Colin en fut malade de douleur.

Le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis : ce gouverneur, qui était un homme du bel air, et qui ne savait rien, ne put rien enseigner à son pupille. Monsieur voulait que son fils apprît le latin, madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à

dîner. Le maître de la maison commença par lui dire d'abord : « Monsieur, comme vous savez le latin, et que vous êtes un homme de la cour... — Moi, Monsieur, du latin ! je n'en sais pas un mot, répondit le bel esprit, et bien m'en a pris ; il est clair qu'on parle beaucoup mieux sa langue quand on ne partage pas son application entre elle et des langues étrangères. Voyez toutes nos dames : elles ont l'esprit plus agréable que les hommes ; leurs lettres sont écrites avec cent fois plus de grâce ; elles n'ont sur nous cette supériorité que parce qu'elles ne savent pas le latin. — Eh bien ! n'avais-je pas raison ? dit madame. Je veux que mon fils soit un homme d'esprit, qu'il réussisse dans le monde ; et vous voyez bien que, s'il savait le latin, il serait perdu. Joue-t-on, s'il vous plaît, la comédie et l'opéra en latin ? Plaide-t-on en latin quand on a un procès ? Fait-on l'amour en latin ? » Monsieur, ébloui de ces raisons, passa condamnation, et il fût conclu que le jeune marquis ne perdrait point son temps à connaître Cicéron, Horace et Virgile. Mais qu'apprendra-t-il donc ? car encore faut-il qu'il sache quelque chose ; ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie ? « À quoi cela lui servira-t-il ? répondit le gouverneur. Quand monsieur le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins ? Ils ne

l'égareront certainement pas. On n'a pas besoin d'un quart de cercle pour voyager, et on va très commodément de Paris en Auvergne, sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve. — Vous avez raison, répliqua le père ; mais j'ai entendu parler d'une belle science qu'on appelle, je crois, l'*astronomie*. — Quelle pitié ! répartit le gouverneur ; se conduit-on par les astres dans ce monde ? et faudra-t-il que monsieur le marquis se tue à calculer une éclipse, quand il la trouve à point nommé dans l'almanach, qui lui enseigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune et celui de toutes les princesses de l'Europe ? »

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis était au comble de la joie ; le père était très indécis. « Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils ? disait-il. — À être aimable, répondit l'ami que l'on consultait ; et, s'il sait *les moyens de plaire*, il saura tout : c'est un art qu'il apprendra chez madame sa mère, sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine. »

Madame, à ce discours, embrassa le gracieux ignorant, et lui dit : « On voit bien, Monsieur, que vous êtes l'homme du monde le plus savant ; mon fils vous devra toute son éducation : je m'imagine pourtant qu'il ne serait pas mal qu'il sût un peu

d'histoire. — Hélas ! Madame, à quoi cela est-il bon ? répondit-il : il n'y a certainement d'agréable et d'utile que l'histoire du jour. Toutes les histoires anciennes, comme le disait un de nos beaux esprits, ne sont que des fables convenues, et, pour les modernes, c'est un chaos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à monsieur votre fils que Charlemagne ait institué les douze pairs de France, et que son successeur ait été bègue ? — Rien n'est mieux dit ! s'écria le gouverneur : on étouffe l'esprit des enfants sous un amas de connaissances inutiles ; mais de toutes les sciences, la plus absurde, à mon avis, et celle qui est la plus capable d'étouffer toute espèce de génie, c'est la géométrie. Cette science ridicule a pour objet des surfaces, des lignes et des points qui n'existent pas dans la nature. On fait passer en esprit cent mille lignes courbes entre un cercle et une ligne droite qui le touche, quoique dans la réalité on n'y puisse pas passer un fétu. La géométrie, en vérité, n'est qu'une mauvaise plaisanterie. »

Monsieur et madame n'entendaient pas trop ce que le gouverneur voulait dire ; mais ils furent entièrement de son avis.

« Un seigneur comme monsieur le marquis, continua-t-il, ne doit pas se dessécher le cerveau

dans ces vaines études. Si un jour il a besoin d'un géomètre sublime pour lever le plan de ses terres, il les fera arpenter pour son argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de sa noblesse, qui remonte aux temps les plus reculés, il enverra chercher un bénédictin. Il en est de même de tous les arts. Un jeune seigneur heureusement né n'est ni peintre, ni musicien, ni architecte, ni sculpteur ; mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par sa magnificence. Il vaut sans doute mieux les protéger que de les exercer ; il suffit que monsieur le marquis ait du goût ; c'est aux artistes à travailler pour lui ; et c'est en quoi on a très grande raison de dire que les gens de qualité (j'entends ceux qui sont très riches) savent tout sans avoir rien appris, parce qu'en effet ils savent à la longue juger de toutes les choses qu'ils commandent et qu'ils payent. »

L'aimable ignorant prit alors la parole, et dit : « Vous avez très bien remarqué, Madame, que la grande fin de l'homme est de réussir dans la société. De bonne foi, est-ce par les sciences qu'on obtient ce succès ? S'est-on jamais avisé dans la bonne compagnie de parler de géométrie ? Demande-t-on jamais à un honnête homme quel astre se lève aujourd'hui avec le soleil ? S'informe-t-on à souper si Clodion le Chevelu passa le Rhin ?

– Non, sans doute, s'écria la marquise de la Jean-notière, que ses charmes avaient initiée quelquefois dans le beau monde ; et monsieur mon fils ne doit point éteindre son génie par l'étude de tous ces fatras ; mais enfin que lui apprendra-t-on ? Car il est bon qu'un jeune seigneur puisse briller dans l'occasion, comme dit monsieur mon mari. Te me souviens d'avoir ouï dire à un abbé que la plus agréable des sciences était une chose dont j'ai oublié le nom, mais qui commence par un B. – Par un B, Madame ? ne serait-ce point la botanique ? – Non, ce n'était point de botanique qu'il me parlait ; elle commençait, vous dis-je, par un B, et finissait par un *on*. – Ah ! j'entends, Madame ; c'est le blason ; c'est à la vérité une science fort profonde ; mais elle n'est plus à la mode depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armes aux portières de son carrosse ; c'était la chose du monde la plus utile dans un État bien policé. D'ailleurs, cette étude serait infinie ; il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ses armoiries ; et vous savez que tout ce qui devient commun est peu fêté. » Enfin, après avoir examiné le fort et le faible des sciences, il fut décidé que monsieur le marquis apprendrait à danser.

La nature, qui fait tout, lui avait donné un talent qui se développa bientôt avec un succès prodigieux.

gieux : c'était de chanter agréablement des vaudevilles. Les grâces de la jeunesse, jointes à ce don supérieur, le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande espérance. Il fut aimé des femmes, et, ayant la tête toute pleine de chansons, il en fit pour ses maîtresses. Il pillait *Bacchus et l'Amour* dans un vaudeville, *la nuit et le jour* dans un autre, *les charmes et les alarmes* dans un troisième ; mais, comme il y avait toujours dans ses vers quelques pieds de plus ou de moins qu'il ne fallait, il les faisait corriger moyennant vingt louis d'or par chanson ; et il fut mis dans *l'Année Littéraire* au rang des La Fare, des Chaulieu, des Hamilton, des Sarrasin et des Voiture.

Madame la marquise crut alors être la mère d'un bel esprit, et donna à souper aux beaux esprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renversée ; il acquit l'art de parler sans s'entendre, et se perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Quand son père le vit si éloquent, il regretta vivement de ne lui avoir pas fait apprendre le latin, car il lui aurait acheté une grande charge dans la robe. La mère, qui avait des sentiments plus nobles, se chargea de solliciter un régiment pour son fils ; et en attendant il fit l'amour. L'amour est quelquefois plus cher qu'un régiment.

Il dépensa beaucoup, pendant que ses parents s'épuisaient encore davantage à vivre en grands seigneurs.

Une jeune veuve de qualité, leur voisine, qui n'avait qu'une fortune médiocre, voulut bien se résoudre à mettre en sûreté les grands biens de M. et de M^{me} de la Jeannotière, en se les appropriant et en épousant le jeune marquis. Elle l'attira chez elle, se laissa aimer, lui fit entrevoir qu'il ne lui était pas indifférent, le conduisit par degrés, l'encharma, le subjuga sans peine. Elle lui donnait tantôt des éloges, tantôt des conseils ; elle devint la meilleure amie du père et de la mère. Une vieille voisine proposa le mariage ; les parents, éblouis de la splendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la proposition : ils donnèrent leur fils unique à leur amie intime. Le jeune marquis allait épouser une femme qu'il adorait et dont il était aimé ; les amis de la maison le félicitaient ; on allait rédiger les articles, en travaillant aux habits de noce et à l'épithalame.

Il était, un matin, aux genoux de sa charmante épouse, que l'amour, l'estime et l'amitié allaient lui donner ; ils goûtaient, dans une conversation tendre et animée, les prémices de leur bonheur ; ils s'arrangeaient pour mener une vie délicieuse,

lorsqu'un valet de chambre de madame la mère arrive tout effaré. « Voici bien d'autres nouvelles, dit-il ; des huissiers déménagent la maison de monsieur et de madame ; tout est saisi par des créanciers : on parle de prise de corps, et je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages. — Voyons un peu, dit le marquis, *que c'est que ça*, ce que c'est que cette aventure-là. — Oui, dit la veuve, allez punir ces coquins-là, allez vite. » Il y court, il arrive à la maison ; son père était déjà emprisonné : tous les domestiques avaient fui chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avaient pu. Sa mère était seule, sans secours, sans consolation, noyée dans les larmes ; il ne lui restait rien que le souvenir de sa fortune, de sa beauté, de ses fautes et de ses folles dépenses.

Après que le fils eut longtemps pleuré avec la mère, il lui dit enfin : « Ne nous désespérons pas ; cette jeune veuve m'aime éperdument ; elle est plus généreuse encore que riche, je répons d'elle ; je vole à elle, et je vais vous l'amener. » Il retourne donc chez sa maîtresse, il la trouve tête à tête avec un jeune officier fort aimable. « Quoi ! c'est vous, Monsieur de la Jeannotière ? que venez-vous faire ici ? Abandonne-t-on ainsi sa mère ? Allez chez cette pauvre femme, et dites-lui que je lui veux toujours du bien : j'ai besoin d'une

femme de chambre, et je lui donnerai la préférence. — Mon garçon, tu me parais assez bien tourné, lui dit l'officier ; si tu veux entrer dans ma compagnie, je te donnerai un bon engagement. »

Le marquis stupéfait, la rage dans le cœur, alla chercher son ancien gouverneur, déposa ses douleurs dans son sein et lui demanda des conseils. Celui-ci lui proposa de se faire, comme lui, gouverneur d'enfants. « Hélas ! je ne sais rien, vous ne m'avez rien appris, et vous êtes la première cause de mon malheur » ; et il sanglotait en lui parlant ainsi. « Faites des romans, lui dit un bel esprit qui était là ; c'est une excellente ressource à Paris. »

Le jeune homme, plus désespéré que jamais, courut chez le confesseur de sa mère : c'était un théatin très accrédité, qui ne dirigeait que les femmes de la première considération ; dès qu'il le vit, il se précipita vers lui. « Eh ! mon Dieu ! Monsieur le marquis, où est votre carrosse ? comment se porte la respectable madame la marquise votre mère ? » Le pauvre malheureux lui conta le désastre de sa famille. À mesure qu'il s'expliquait, le théatin prenait une mine plus grave, plus indifférente, plus imposante : « Mon fils, voilà où Dieu vous voulait : les richesses ne servent qu'à cor-

rompre le cœur ; Dieu a donc fait la grâce à votre mère de la réduire à la mendicité ? – Oui, Monsieur. – Tant mieux, elle est sûre de son salut. – Mais, mon père, en attendant, n’y aurait-il pas moyen d’obtenir quelque secours dans ce monde ? – Adieu, mon fils ; il y a une dame de la cour qui m’attend. »

Le marquis fut prêt à s’évanouir ; il fut traité à peu près de même par tous ses amis, et apprit mieux à connaître le monde dans une demi-journée que dans tout le reste de sa vie.

Comme il était plongé dans l’accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante à l’antique, espèce de tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, suivi de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu ; c’était un visage rond et frais qui respirait la douceur et la gaieté. Sa petite femme, brune, et assez grossièrement agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n’allait pas comme le char d’un petit-maître. Le voyageur eut tout le temps de contempler le marquis, immobile, abîmé dans sa douleur. « Eh ! mon Dieu ! s’écria-t-il, je crois que c’est là Jeannot. » À ce nom, le marquis lève les yeux, la voiture s’arrête : « C’est Jeannot lui-même, c’est

Jeannot. » Le petit homme rebondi ne fait qu'un saut et court embrasser son ancien camarade. Jeannot reconnut Colin ; la honte et les pleurs couvrirent son visage. « Tu m'as abandonné, dit Colin ; mais tu as beau être grand seigneur, je t'aimerai toujours. » Jeannot, confus et attendri, lui conta en sanglotant une partie de son histoire. « Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reste, lui dit Colin, embrasse ma petite femme et allons dîner ensemble. »

Ils vont tous trois à pied, suivis du bagage. « Qu'est-ce donc que tout cet attirail ? vous appartient-il ? — Oui, tout est à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays ; je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé et de cuivre. J'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux grands et aux petits ; nous travaillons beaucoup ; Dieu nous bénit ; nous n'avons point changé d'état ; nous sommes heureux, nous aiderons notre ami Jeannot. Ne sois plus marquis ; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays, je t'apprendrai le métier, il n'est pas bien difficile ; je te mettrai de part, et nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous sommes nés. »

Jeannot, éperdu, se sentait partagé entre la douleur et la joie, la tendresse et la honte ; et il se disait tout bas : « Tous mes amis du bel air m'ont trahi, et Colin, que j'ai méprisé, vient seul à mon secours. Quelle instruction ! » La bonté d'âme de Colin développa dans le cœur de Jeannot le germe du bon naturel, que le monde n'avait pas encore étouffé. Il sentit qu'il ne pouvait abandonner son père et sa mère. « Nous aurons soin de ta mère, dit Colin ; et quant à ton bonhomme de père, qui est en prison, j'entends un peu les affaires ; ses créanciers, voyant qu'il n'a plus rien, s'accommoderont pour peu de chose ; je me charge de tout. » Colin fit tant qu'il tira le père de prison. Jeannot retourna dans sa patrie avec ses parents, qui reprirent leur première profession. Il épousa une sœur de Colin, laquelle, étant de même humeur que le frère, le rendit très heureux. Et Jeannot le père, et Jeannotte la mère, et Jeannot le fils, virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

LES AVEUGLES

JUGES DES COULEURS

DANS les commencements de la fondation des Quinze-Vingts, on sait qu'ils étaient tous égaux, et que leurs petites affaires se décidaient à la pluralité des voix. Ils distinguaient parfaitement au toucher la monnaie de cuivre de celle d'argent ; aucun d'eux ne prit jamais du vin de Brie pour du vin de Bourgogne. Leur odorat était plus fin que celui de leurs voisins qui avaient deux yeux. Ils raisonnèrent parfaitement sur les quatre sens, c'est-à-dire qu'ils en connurent tout ce qu'il est permis d'en savoir ; et ils vécurent paisibles et fortunés autant que des Quinze-Vingts peuvent l'être. Malheureusement un de leurs professeurs prétendit avoir des notions claires sur le sens de la vue ; il se fit écouter, il intrigua, il forma des enthousiastes : enfin on le reconnut pour le chef de la communauté. Il se mit à juger souverainement des couleurs, et tout fut perdu.

Ce premier dictateur des Quinze-Vingts se forma d'abord un petit conseil, avec lequel il se rendit le maître de toutes les aumônes. Par ce moyen personne n'osa lui résister. Il décida que tous les habits des Quinze-Vingts étaient blancs : les aveugles le crurent ; ils ne parlaient que de leurs beaux habits blancs, quoiqu'il n'y en eût pas un seul de cette couleur. Tout le monde se moqua d'eux ; ils allèrent se plaindre au dictateur, qui les reçut fort mal ; il les traita de novateurs, d'esprits forts, de rebelles, qui se laissaient séduire par les opinions erronées de ceux qui avaient des yeux, et qui osaient douter de l'infailibilité de leur maître. Cette querelle forma deux partis.

Le dictateur, pour les apaiser, rendit un arrêt par lequel tous leurs habits étaient rouges. Il n'y avait pas un habit rouge aux Quinze-Vingts. On se moqua d'eux plus que jamais : nouvelles plaintes de la part de la communauté. Le dictateur entra en fureur, les autres aveugles aussi ; on se battit longtemps, et la concorde ne fut rétablie que lorsqu'il fut permis à tous les Quinze-Vingts de suspendre leur jugement sur la couleur de leurs habits.

Un sourd, en lisant cette petite histoire, avoua que les aveugles avaient eu tort de juger des cou-

leurs ; mais il resta ferme dans l'opinion qu'il n'appartient qu'aux sourds de juger de la musique.

**L'ORPHELIN DE LA CHINE,
TRAGÉDIE.**

À MONSEIGNEUR LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU PAIR DE FRANCE

**Premier Gentilhomme de la Chambre du
Roi, Commandant en Languedoc, l'un des
Quarante de l'Académie.**

JE voudrais, Monseigneur, vous présenter de beau marbre comme les Génois et je n'ai que des figures Chinoises à vous offrir. Ce petit ouvrage ne parait pas fait pour vous. Il n'y a aucun Héros dans cette pièce qui ait réuni tous les suffrages par les agrémens de son esprit, ni qui ait soutenu une République prête à succomber ni qui ait imaginé de renverser une colonne Anglaise avec quatre canons. Je sens mieux que personne le peu que je vous offre ; mais tout se pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être, qu'au pied des Alpes et vis-à-vis des neiges éternelles, où je me suis retiré, et où je devais n'être que Philosophe, j'ai succombé à la vanité d'imprimer que ce qu'il y a eu de plus brillant sur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié ; cependant je n'ai consulté que mon cœur ; il me conduit

seul, il a toujours inspiré mes actions et mes paroles ; il se trompe quelquefois, vous le savez ; mais ce n'est pas après des épreuves si longues. Permettez donc que si cette faible Tragédie peut durer quelque temps après moi, ou sache que l'Auteur ne vous a pas été indifférent ; permettez qu'on apprenne que si votre Oncle fonda les beaux Arts en France, vous les avez soutenus dans leur décadence.

L'idée de cette Tragédie me vint, il y a quelque tems, à la lecture de l'*Orphelin de Tchao*, Tragédie Chinoise traduite par le père *Brémare*, qu'on trouve dans le recueil que le père *du Halde* a donné au public. Cette pièce Chinoise fut composée au quatorzième siècle, sous la Dynastie même de *Gengis-Kan*. C'est une nouvelle preuve que les vainqueurs Tartares ne changèrent point les mœurs de la Nation vaincue ; ils protégèrent tous les Arts établis à la Chine, ils adoptèrent toutes ses Loix.

Voilà un grand exemple de la supériorité naturelle que donnent la raison et le génie sur la force aveugle et barbare : et les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car lorsqu'ils ont conquis encore ce grand Empire au commencement du siècle passé, ils se sont soumis une seconde fois à la sa-

gesse des vaincus : et les deux peuples n'ont formé qu'une Nation gouvernée par les plus anciennes Loix du monde : événement frappant, qui a été le premier but de mon ouvrage.

La Tragédie Chinoise qui porte le nom de *l'Orphelin*, est tirée d'un recueil immense des pièces de Théâtre de cette Nation. Elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet Art inventé plus tard par le Grecs, de faire des portraits vivans des actions des hommes, et d'établir de ces écoles de morale ; où l'on enseigne la vertu en action en dialogues. Le poëme Dramatique ne fut donc longtems en honneur que dans ce vaste pays de la Chine, séparé et ignoré du reste du Monde, et dans la seule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cent années. Si vous le cherchez chez les Perses, chez les Indiens, qui passent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas ; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentoit des fables de *Pilpay et de Lokman*, qui renferment toute la Morale, et qui instruisent en allégories toutes les Nations et tous les siècles.

Il semble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire sur la scène, pour former l'Art Dramatique : cependant ces peuples

ingénieux ne s'en avisèrent jamais. On doit inférer de là, que les Chinois, les Grecs, et les Romains, sont les seuls peuples anciens, qui ayent connu le véritable esprit de la société. Rien, en effet, ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler, pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'esprit ; Aussi nous voyons qu'à peine *Pierre le Grand* eut policé la Russie, et bâti Petersbourg, que les Théâtres s'y font établis. Plus l'Allemagne s'est perfectionnée, et plus nous l'avons vue adopter nos spectacles. Le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le siècle passé n'étaient pas mis au rang des pays civilisés.

L'Orphelin de Tchao est un monument précieux, qui sert plus à faire connaître l'esprit de la Chine que toutes les relations qu'on a faites, et qu'on fera jamais de ce vaste Empire. Il est vrai que cette pièce est toute barbare, en comparaison des bons ouvrages de nos jours ; mais aussi c'est un chef d'œuvre, si on le compare à nos pièces du quatorzième siècle. Certainement nos *Troubadours*, notre *Bazoche*, la société des *Enfans sans souci*, et de la *Mère-sotte*, n'approchaient pas de l'Auteur Chinois. Il faut encore remarquer, que cette Pièce est écrite dans la langue des Mandarins, qui n'a point changé, et qu'à peine enten-

dons-nous la langue qu'on parloit du tems de *Louis XII.* et de *Charles VIII.*

On ne peut comparer l'*Orphelin de Tchao* qu'aux Tragédies Anglaises et Espagnoles du dix-septième siècle, qui ne laissaient pas encore de plaire au-delà des pirenées et de la mer. L'action de la pièce Chinoise dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monstrueuses de *Shakespéar* et de *Lope de Véga*, qu'on a nommé Tragédies ; c'en un entassement d'événemens incroyables. L'ennemi de la Maison de Tchao veut d'abord en faire périr le chef, en lâchant sur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'instinct de découvrir les criminels ; comme *Jacques Aimar* parmi nous devoit les voleurs par sa baguette. Ensuite il suppose un ordre de l'Empereur, et envoie à son ennemi *Tchao* une corde, du poison, et un poignard ; *Tchao* chante, selon l'usage, et se coupe la gorge, en vertu de l'obéissance que tout homme sur la Terre doit de droit divin à un Empereur de la Chine. Le persécuteur fait mourir trois cens personnes de la maison de Tchao. La Princesse veuve accouche de l'Orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la maison et qui veut encore faire périr au berceau le seul qui reste. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfans, afin

que l'orphelin soit enveloppé dans la destruction générale.

On croit lire les mille et une nuit en action et en scènes : mais malgré l'incroyable, il y règne de l'intérêt ; et malgré la foule des événemens, tout est de la clarté la plus lumineuse ; ce sont là deux grands mérites en tout tems et chez toutes les nations ; et ce mérite manque à beaucoup de nos pièces modernes. Il est vrai que la pièce Chinoise n'a pas d'autres beautés : unité de tems et d'actions, développement de sentimens, peinture des mœurs, éloquence, raison, passion, tout lui manque ; et cependant comme je l'ai dit, l'ouvrage est supérieur à tout ce que nous faisons alors.

Comment les Chinois, qui au quatorzième siècle, et si long temps auparavant, savaient faire de meilleurs Poëmes Dramatiques que tous les Européans², sont-ils restés toujours dans l'enfance grossière de l'Art, tandis qu'à force de soins et de tems notre Nation est parvenue à produire environ une douzaine de pièces, qui, si elles ne font

² Le Père *du Halde*, tous les Auteurs des lettres édifiantes, tous les voyageurs, ont toujours écrit *Européans*, et ce n'est que depuis quelques années qu'on s'est avisé d'imprimer *Européens*.

pas parfaites, sont pourtant fort au-dessus de tous ce que le reste de la Terre a jamais produit en ce genre. Les Chinois, comme les autres Asiatiques, font demeurés aux premiers élémens de la Poésie, de l'Éloquence, de la Physique, de l'Astronomie, de la Peinture, connus par eux si long-tems avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plutôt que les autres Peuples, pour ne faire ensuite aucun progrès. Ils ont ressemblé aux anciens Égyptiens, qui ayant d'abord enseigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs disciples.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces Peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permission de leur apporter l'argent de l'Europe, et de venir les instruire, ne savent pas encore à quel point nous leur sommes supérieurs ; ils ne font pas assez avancés, pour oser seulement vouloir nous imiter. Nous avons puisé dans leur Histoire des sujets de Tragédie, et ils ignorent si nous avons une Histoire.

Le célèbre Abbé *Métastasio* a pris pour sujet d'un de ses Poèmes Dramatiques le même sujet à peu près que moi, c'est-à-dire, un Orphelin échappé au carnage de sa Maison, et il a puisé cette

avanture dans une Dynastie qui régnait neuf cens ans avant notre Ère.

La Tragédie Chinoise de l'*Orphelin de Tchao* est tout un autre sujet. J'en ai choisi un tout différent encore des deux autres, et qui ne leur ressemble que par le nom. Je me suis arrêté à la grande époque de Gengis-Kan, et j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares et des Chinois. Les aventures les plus intéressantes ne sont rien, quand elles ne peignent pas les mœurs ; et cette peinture, qui est un des grands secrets de l'art, n'est encore qu'un amusement frivole, quand elle n'inspire pas la vertu. J'ose dire, que depuis la *Henriade* jusqu'à *Zaire*, et jusqu'à cette pièce Chinoise, bonne, ou mauvaise, tel a été toujours le principe qui m'a inspiré, et que dans l'histoire du siècle de *Louis XIV.* j'ai célébré mon Roi et ma patrie sans flatter ni l'un ni l'autre. C'est dans un tel travail que j'ai consumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un Auteur Chinois, traduit en Espagnol par le célèbre *Navarette*.

« Si tu composes quelque ouvrage, ne le montre qu'à tes amis ; crains le public, et tes confrères ; car on falsifiera, on empoisonnera ce que tu auras fait, et on t'imputera ce que tu n'auras pas fait. La

calomnie, qui a cent trompettes, les fera sonner pour te perdre, tandis que la vérité qui est muette restera auprès de toi. Le célèbre *Ming* fut accusé d'avoir mal pensé du *Tien* et du *Li*, et de l'Empereur *Vang*. On trouva le vieillard moribond qui achevait le panégyrique de *Vang* et un hymne au *Tien* et au *Li*, etc. »

PERSONNAGES:

GENGIS-KAN, Empereur Tartare.

OCTAR, OSMAN, Guerriers Tartares.

ZAMTI, Mandarin Lettré.

IDAMÉ, femme de Zamti.

ASSÉLI, attachée à Idamé.

ÉTAN, attaché à Zamti.

La Scène est dans un Palais des Mandarins, qui tient au Palais Impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pé-kin.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

SE peut-il qu'en ce tems de désolation,
En ce jour de carnage et de destruction,
Quand ce Palais sanglant, ouvert à des Tartares
Tombe avec l'Univers sous ces Peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encore pour moi de nouvelles douleurs ?

ASSÉLI.

Eh, qui n'éprouve, hélas ! dans la perte commune,
Les tristes sentimens de sa propre infortune ?
Qui de nous vers le Ciel n'élève pas ses cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un
fils !

Dans cette vaste enceinte, au Tartare inconnue,
Où le Roi dérobaît à la publique vue
Ce peuple désarmé de paisibles mortels,
Interprètes des Loix, Ministres des Autels,

Vieillards, femmes, enfans, troupeau faible et timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encore à quelle atrocité,
Le vainqueur insolent porte sa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre et les tempêtes.
Le dernier coup approche, et vient fraper nos têtes.

IDAMÉ.

Ô fortune ! ô pouvoir au-dessus de l'humain !
Chère et triste Asséli ; sais-tu quelle est la main,
Qui du Catai sanglant presse le vaste Empire,
Et qui s'appesantit sur tout ce qui respire ?

ASSÉLI.

On nomme ce Tyran du nom de Roi des Rois,
C'est ce fier Gengis-Kan, dont les affreux exploits
Font un vaste tombeau de la superbe Asie.
Octar son Lieutenant, déjà dans sa furie,
Porte au Palais, dit-on, le fer et les flambeaux.
Le Catai passe enfin sous des Maîtres nouveaux.
Cette ville, autrefois Souveraine du monde
Nage de tout côtés dans le sang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

IDAMÉ.

Sais-tu que ce Tyran de la Terre interdite,
Sous qui de cet État la fin se précipite,
Ce destructeur des Rois, de leur sang abreuvé,
Est un Schyte, un soldat, dans la poudre élevé,
Un guerrier vagabon de ces déserts sauvages,
Climats qu'un Ciel épais ne couvre que d'orages ?
C'est lui qui sur les siens briguait l'autorité,
Tantôt fort et puissant, tantôt persécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguste ville,
Aux portes du Palais demander un azile.
Son nom est Témugin ; c'est t'en apprendre assez.

ASSÉLI.

Quoi ! c'est lui dont les vœux vous furent adres-
sés !
Quoi ! c'est ce fugitif, dont l'amour et l'hommage
À vos parens surpris parurent un outrage !
Lui qui traîne après lui tant de Rois ses suivans,
Dont le nom seul impose au reste des vivans !

IDAMÉ.

C'est lui-même, Asséli : son superbe courage,
Sa future grandeur brillèrent sur son visage,
Tout semblait, je l'avoue, esclave auprès de lui ;
Et lorsque de la Cour il mendiait l'apui,

Inconu, fugitif, il ne parlait qu'en maître,
Il m'aimait ; et mon cœur s'en applaudit peut-être :

Peut-être qu'en secret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur sauvage,
D'instruire à nos vertus son feroche courage,
Et de le rendre enfin, grâce à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.

Il eût servi l'État qu'il détruit par la guerre :

Un refus a produit les malheurs de la Terre.

De nos Peuples jaloux tu connais la fierté,

De nos Arts, de nos Loix l'auguste antiquité,

Une Religion de tout tems épurée,

De cent siècles de gloire une suite avérée,

Tout nous interdisait dans nos préventions

Une indigne alliance avec les nations.

Enfin un autre hymen, un plus saint nœud
m'engage ;

Le vertueux Zamti mérita mon suffrage.

Qui l'eut cru, dans ce tems de paix et de bonheur

Qu'un Scite méprisé serait notre vainqueur ?

Voilà ce qui m'allarme et qui me désespère ;

J'ai refusé sa main ; je suis épouse et mère :

Il ne pardonne pas ; il se vit outrager,

Et l'Univers sait trop s'il aime à se venger.

Étrange destinée, et revers incroyable

Est-il possible, ô Dieu ! que ce peuple innombrable

Sous le glaive du Scite expire sans combats,
Comme de vils troupeaux que l'or mené au trépas.

ASSÉLI.

Les Coréens, dit-on, rassemblaient une armée ;
Mais nous ne savons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs.

Que cette incertitude augmente mes douleurs !
J'ignore à quel excès parviennent nos misères ;
Si l'Empereur encore au Palais de ses Pères
A trouvé quelque azile, ou quelque défenseur ;
Si la Reine est tombée aux mains de l'oppresseur ;
Si l'un et l'autre touche à son heure fatale.
Hélas ! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce Malheureux enfant à nos soins confié.
Excite encor ma crainte, ainsi que ma pitié.
Mon époux au Palais porte un pié téméraire.
Une Ombre de respect pour son saint Ministère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui remplissent de sang la terre intimidée.
Ont d'un Dieu cependant conservé quelque idée ;
Tant la Nature même en toute nation
Grava l'Être suprême, et la Religion.

Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les
touche ;
La crainte est dans mon cœur, et l'espoir dans ma
bouche.
Je me meurs...

SCÈNE II

IDAMÉ ZAMTI, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Est-ce vous, époux infortuné ?
Notre sort sans retour est-il déterminé ?
Hélas qu'avez-vous vu ?

ZAMTI

Ce que je tremble à dire.
Le malheur est au comble ; il n'est, plus, cet Em-
pire,
Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a servi d'adorer la vertu !
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les Législateurs et l'exemple du monde.
Vainement par nos Loix l'Univers fut instruit ;
La sagesse n'est rien, la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de sang se frayant une entrée,

Sur les corps entassés de nos frères mourans,
Portant partout le glaive, et les feux dévorans.
Ils pénètrent en foule à la demeure auguste,
Où de tous les humains le plus grand, le plus
juste,
D'un front majestueux attendait le trépas ;
La Reine évanouie était entre ses bras.
De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvaient mourir les armes à la main,
Étaient déjà tombés sous le fer inhumain.
Il restait près de lui ceux dont la tendre enfance.
N'avait que la faiblesse et des pleurs pour défense.
On les voyait encore autour de lui pressés,
Tremblants à ses genoux qu'ils tenaient embras-
sés,
J'entre par des détours inconnus au vulgaire ;
J'approche en frémissant de ce malheureux père ;
Je vois ces vils humains, ces monstres des déserts,
À notre auguste Maître osant donner des fers,
Traîner dans son Palais d'une main sanguinaire ,
Le père, les enfans, et leur mourante mère.
Le pillage et le meurtre environnaient ces lieux.
Ce Prince infortuné tourne vers moi les yeux ;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue sacrée,
Du Conquérant Tartare et du peuple ignorée ;
Conserve au moins le jour au dernier de mes fils.

Jugez si mes sermens et mon cœur l'ont promis ;
Jugez de mon devoir quelle est la voix pressante.
J'ai senti ranimer ma force languissante ;
J'ai revolé vers vous. Les ravisseurs sanglans,
Ont laissé le passage à mes pas chancelans ;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur superbe mépris ait détourné les yeux ;
Soit que cet ornement d'un Ministre des Cieux,
Ce symbole sacré du grand Dieu que j'adore,
À la férocité puisse imposer encore ;
Soit qu'enfin ce grand Dieu, dans ses profonds
desseins,
Pour sauver cet enfant, qu'il a mis dans mes
mains,
Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou suspendu leur rage.

IDAMÉ.

Seigneur, il serait tems encor de le sauver :
Qu'il parte avec mon fils ; je les peux enlever.
Ne désespérons point, et préparons leur fuite.
De notre prompt départ qu'Étan ait la conduite :
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'Océan ceint ce triste Univers ;
La terre a des déserts et des antres sauvages,
Portons-y ces enfans, tandis que les ravages

N'inondent point encor ces aziles sacrés,
Éloignés des vainqueurs, et peut-être ignorés.
Allons, le tems est cher, et la plainte inutile.

ZAMTI

Hélas ! le fils des Rois n'a pas même un azile !
J'attens les Coréens ; ils viendront, mais trop tard.
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saisissons, s'il se peut, le moment favorable
De mettre en sureté ce gage inviolable.

SCÈNE III.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, ÉTAN.

ZAMTI

Étan, où courez-vous, interdit, consterné ?

IDAMÉ.

Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

ÉTAN.

Vous êtes observés, la fuite est impossible.
Autour de notre enceinte une garde terrible,
Aux Peuples consternés offre de toutes parts
Un rempart hérissé de piques et de dards.
Les vainqueurs ont parlé. L'esclavage en silence

Obéit à leurs voix dans cette ville immense.
Chacun reste immobile et de crainte et d'horreur,
Depuis que sous le glaive est tombé l'Empereur.

ZAMTI

Il n'est donc plus ?

IDAMÉ.

Ô Cieux !

ÉTAN.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image,
Son épouse, ses fils sanglans et déchirés...
Ô famille de Dieux sur la terre adorés !
Que vous dirai-je, hélas ? Leurs têtes exposées
Du vainqueur insolent excitent les risées ;
Tandis que leurs sujets tremblans de murmurer
Baissent des yeux mourans qui craignent de pleurer.

De nos honteux soldats les alfanges errantes
À genoux ont jetté leurs armes impuissantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis,
Lassés de leur victoire et de sang assouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont au lieu de la mort annoncé l'esclavage.

Mais d'un plus grand désastre on nous menace
encor :

On prétend que ce Roi des fiers enfans du Nord,
Gengis-Kan, que le Ciel envoya pour détruire,
Dont les seuls Lieutenans oppriment cet Empire,
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient toujours implacable, et toujours indigné,
Consommer sa colère et venger son injure.
Sa Nation farouche est d'une autre nature
Que les tristes humains qu'enferment nos rem-
parts.

Ils habitent des champs, des tentes, et des chars ;
Ils se croiraient gênés dans cette ville immense.
De nos Arts, de nos Loix la beauté les offense.
Ces brigands vont changer en d'éternels déserts
Les murs que si long-tems admira l'Univers.

IDAMÉ.

Le vainqueur vient sans doute armé de la ven-
geance.

Dans mon obscurité j'avais quelque espérance.
Je n'en ai plus. Les Cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur Maître !

ZAMTI

Les nôtres sont tombés : le juste Ciel peut-être

Voudra pour l'Orphelin signaler son pouvoir.
Veillons sur lui, voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare ?

IDAMÉ.

Ô Ciel prends ma défense

SCÈNE IV.

**ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR,
GARDES.**

OCTAR

Esclaves, écoutez, que votre obéissance
Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
Il reste encore un fils du dernier de vos Rois ;
C'est vous qui l'élevez : votre soin téméraire
Nourrit un ennemi, dont il faut se défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des hu-
mains,
De mettre sans tarder cet enfant dans mes mains.
Je vais l'attendre : allez, qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le sang et le carnage
Vont encore en ces lieux signaler son courroux,
Et la destruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit ; vous, avant qu'il fi-
nisse ;

Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéisse.

SCÈNE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Où sommes-nous réduits ? ô monstres, ô terreur !
Chaque instant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfait dont l'âme intimidée
Jusqu'à ce jour de sang n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien ; vos soupirs élançés
Au Ciel qui nous accable en vain sont adressés.
Enfant de tant de Rois, faut-il qu'on sacrifie
Aux ordres d'un soldat ton innocente vie !

ZAMTI

J'ai promis, j'ai juré de conserver ses jours.

IDAMÉ.

De quoi lui serviront vos malheureux secours ?
Qu'importent vos sermens, vos stériles ten-
dresses ?
Êtes-vous en état de tenir vos promesses ?
N'espérons plus.

ZAMTI

Ah ! Ciel ! Et quoi, vous voudriez

Voir du fils de nos Rois les jours sacrifiés ?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penser sans des torrens de larmes ;

Et si je n'étais mère, et si dans mes allarmes,
Le Ciel me permettait d'abrèger un destin

Nécessaire à mon fils élevé dans mon sein,

Je vous dirais, Mourons : et lorsque tout succombe,

Sur les pas de nos Rois, descendons dans la tombe.

ZAMTI

Après l'atrocité de leur indigne sort,

Qui pourroit redouter et refuser la mort ?

Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,

Le brave la défie, et marche au devant d'elle,

Le sage, qui l'attend, la reçoit sans regrets.

IDAMÉ.

Quels sont en me parlant vos sentimens secrets ?

Vous baissez vos regards, vos cheveux se hérissent,

Vous pâlissez, vos yeux de larmes se remplissent ;
Mon cœur répond au vôtre, il sent tous vos tourmens !

Mais que résolvez-vous ?

ZAMTI

De garder mes sermens.

Auprès de cet enfant, allez, daignez m'attendre.

IDAMÉ.

Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre ?

SCÈNE VI.

ZAMTI, ÉTAN.

ÉTAN.

Seigneur, votre pitié ne peut le conserver,
Ne songez qu'à l'État que sa mort peut sauver :
Pour le salut du peuple il faut bien qu'il périsse,

ZAMTI

Oui... je vois qu'il faut faire un triste sacrifice.
Écoute : cet Empire est-il cher à tes yeux ?

Reconnais-tu ce Dieu de la Terre et des Cieux,
Ce Dieu qui sans mélange annonçaient nos an-
cêtres,
Méconnu par le Bonze, insulté par nos Maîtres ?

ÉTAN.

Dans nos communs malheurs il est mon seul
appui ;
Je pleure la patrie, et n'espère qu'en lui.

ZAMTI

Jure ici par son nom, par sa toute-puissance,
Que tu conserveras dans l'éternel silence
Le secret qu'en ton sein je dois ensevelir.
Jure-moi que tes mains oseront accomplir
Ce que les intérêts, et les Loix de l'Empire,
Mon devoir et mon Dieu, vont par moi te pres-
crire.

ÉTAN.

Je le jure ; et je veux, dans ces murs désolés,
Voir nos malheurs communs sur moi seul assem-
blés,
Si trahissant vos vœux, et démentant mon zèle.
Ou ma bouche, ou ma main, vous était infidèle.

ZAMTI

Allons, il ne m'est plus permis de reculer.

ÉTAN.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas, de tant de maux les atteintes cruelles
Laissent donc place encore à des larmes nouvelles.

ZAMTI

On a porté l'arrêt, rien ne peut le changer.

ÉTAN.

On presse, et cet enfant qui vous est étranger.

ZAMTI

Étranger ! lui, mon Roi !

ÉTAN.

Notre Roi fut son père ;
Je le sai, j'en frémis : parlez, que dois-je faire ?

ZAMTI

On compte ici mes pas ; j'ai peu de liberté.
Sers toi de la faveur de ton obscurité.
De ce dépôt sacré tu sais quel est l'azile ;

Tu n'es point observé ; l'accès t'en est facile.
Cachons pour quelque tems cet enfant précieux
Dans le sein des tombeaux bâtis par nos ayeux.
Nous remettrons bientôt au Chef de la Corée
Ce tendre rejetton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs.
Il peut sauver mon Roi. Je prens sur moi le reste.

ÉTAN.

Et que deviendrez-vous sans ce gage funeste ?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité ?

ZAMTI

J'ai de quoi satisfaire à sa férocité.

ÉTAN.

Vous, Seigneur ?

ZAMTI

Ô nature ! ô devoir tyrannique

ÉTAN.

Eh bien ?

ZAMTI

Dans son berceau saisis mon fils unique.

ÉTAN.

Votre fils !

ZAMTI

Songe au Roi que tu dois concerver.

Prends mon fils... que son sang... je ne puis ache-
ver.

ÉTAN.

Ah ! que m'ordonnez-vous ?

ZAMTI

Respecte ma tendresse ;
Respecte mon malheur, et surtout ma foiblesse.
N'oppose aucun obstacle à cet ordre sacré ;
Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

ÉTAN.

Vous m'avez arraché ce serment téméraire.
À quel devoir affreux me faut-il satisfaire ?
J'admire avec horreur ce dessein généreux ;
Mais si mon amitié...

ZAMTI

C'en est trop, je le veux.

Je suis père, et ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en
dire.

J'ai fait taire le sang ; fais taire l'amitié.
Pars.

ÉTAN.

Il faut obéir.

ZAMTI

Laisse-moi par pitié.

SCÈNE VII.

ZAMTI seul

J'ai fait taire le sang ! Ah trop malheureux père,
J'entens trop cette voix si fatale, et si chère.
Ciel, impose silence aux cris de ma douleur !
Mon épouse, mon fils me déchirent le cœur,
De ce cœur effrayé cache moi la blessure !
L'homme est trop faible, hélas, pour dompter la
nature.
Que peut-il par lui-même ? Achèves, soutiens
moi ;

Affermis la vertu prête à tomber sans toi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZAMTI seul.

ÉTAN auprès de moi tarde trop à se rendre.
Il faut que je lui parle et je crains de l'entendre
Je tremble malgré moi de son fatal retour.
Ô mon fils, mon cher fils, as-tu perdu le jour ?
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice ?
Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice ;
Je n'en eus pas la force. En ai-je assez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins ?
En ai-je encore assez pour cacher mes allarmes ?

SCÈNE II

ZAMTI, ÉTAN.

ZAMTI

Viens, ami... je t'entens... je sçai tout par tes
larmes.

ÉTAN.

Votre malheureux fils...

ZAMTI

Arrête ; parle-moi

De l'espoir de l'Empire, et du fils de mon Roi :
Est-il en sûreté ?

ÉTAN.

Les tombeaux de ses Pères
Cachent à nos Tyrans sa vie et ses misères.
Il vous devra des jours pour souffrir commencés,
Présent fatal peut-être.

ZAMTI

Il vit : c'en est assez,
Ô vous, à qui je rends ces services fidèles
Ô mes Rois, pardonnez mes larmes paternelles !

ÉTAN.

Osez-vous en ces lieux gémir en liberté ?

ZAMTI

Où porter ma douleur, et ma calamité ?
Et comment désormais soutenir les approches,
Le désespoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur ?
Encor si nous pouvions prolonger son erreur !

ÉTAN.

On a ravi son fils dans sa fatale absence :
À nos cruels vainqueurs on conduit son enfance ;
Et soudain j'ai volé pour donner mes secours
Au fatal Orphelin, dont on poursuit les jours

ZAMTI

Ah ! du moins, cher Étan, si tu pouvais lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'Empire ;
Que j'ai caché mon fils, qu'il est en sûreté.
Imposons quelque tems à sa crédulité.
Hélas ! la vérité si souvent est cruelle,
On l'aime ; et les humains sont malheureux par
elle ?
Allons... Ciel ! elle-même approche de ces lieux ;
La douleur et la mort sont peintes dans ses yeux.

SCÈNE III.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Qu'ai-je vu ? Qu'a-t-on fait ? Barbare, est-il possible ?
L'avez-vous commandé, ce sacrifice horrible ?
Non, je ne puis le croire ; et le Ciel irrité
N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté ;

Non, vous ne serez point plus dur et plus barbare
Que la loi du vainqueur, et le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux !

ZAMTI

Ah ! pleurez avec moi ;
Mais avec moi songez à sauver votre Roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils !

ZAMTI

Telle est notre misère :
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi sur toi la nature a si peu de pouvoir !

ZAMTI

Elle n'en a que trop ; mais moins que mon devoir :
Et je dois plus au sang de mon malheureux
Maitre,
Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non je ne connais point cette horrible vertu.

J'ai vu nos murs en cendre, et cet Trône abattu ;
J'ai pleuré de nos Rois les disgrâces affreuses ;
Mais par quelles fureurs encor plus douloureuses,
Veux-tu, de ton épouse avançant le trépas ;
Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas ?
Ces Rois ensevelis, disparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des Dieux dont tu craignes la
foudre ?

À ces Dieux impuissans, dans la tombe endormis,
As-tu fait le serment d'assassiner ton fils ?
Hélas ! grands, et petits, et sujets, et monarques,
Distingués un moment par de frivoles marques,
Égaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur :
Sa peine lui suffit, et dans ce grand naufrage,
Rassembler nos débris, voilà notre partage.
Où serais-je, grand Dieu ! si ma crédulité,
Eût tombé dans le piège à mes pas présenté ?
Auprès du fils des Rois si j'étais demeurée.
La victime aux bourreaux allait être livrée ;
Je cessai d'être mère ; et le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Grâces à mon amour, inquiète, troublée,
À ce fatal berceau l'instinct m'a rapellée ?
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs ;
Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle !

J'en ai chargé soudain cette esclave fidelle,
Qui soutient de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssaient sans moi, sans mon se-
cours ;

J'ai conservé le sang du fils et de la mère,
Et j'ose dire encor, de son malheureux père.

ZAMTI

Quoi, mon fils est vivant !

IDAMÉ.

Oui, rends grâces au Ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

ZAMTI

Dieu des Cieux, pardonnez cette joie,
Qui se mêle un moment aux pleurs ou je me noie !
Ô ma chère Idamé, ces momens seront courts.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours ;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous de-
mande.

Nos Tyrans soupçonneux seront bientôt vengés
Nos citoyens tremblans avec nous égorgés
Vont payer de vos soins les efforts inutiles ;

De soldats entourés, nous n'avons plus d'aziles.
Et mon fils qu'au trépas vous croyez arracher,
À l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort.

IDAMÉ.

Ah ! cher Époux, demeure ;
Écoute-moi, du moins.

ZAMTI

Hélas !... il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure ! arrête, tremble, et crains mon désespoir.
Crains sa mère.

ZAMTI

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre ; abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un Conquérant impie.
C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides,
Allez, ce jour n'est fait que pour des parricides.

Comblez-en les horreurs, trahissez à la fois
Et le Ciel, et l'Empire, et le sang de vos Rois.

IDAMÉ.

De mes Rois ! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre.

Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre.
Va ; le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous,
Que ces noms si sacrés et de père et d'époux.
La Nature et l'Hymen, voilà les loix premières,
Les devoirs, les liens des Nations entières :
Ces Loix viennent des Dieux ; le reste est des humains.

Ne me fais point haïr le sang des Souverains :
Oui, sauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide :
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours.

Loin de l'abandonner, je vole à son secours.
Je prens pitié de lui ; prens pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de sa mère qui t'aime.
Je ne menace plus : je tombe à tes genoux.
Ô père infortuné, cher et cruel époux,
Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton Maître ;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce sang
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc :

Et ne résiste point au cri terrible et tendre
Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre !

ZAMTI

Ah ! c'est trop abuser du charme et du pouvoir.
Dont la nature et vous combattent mon devoir.
Trop foible épouse, hélas, si vous pouviez con-
naître !...

IDAMÉ.

Je suis faible, oui, pardonne ; une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir,
Quand il faudra te suivre, et qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
À la place du fils sacrifier la mère,
Je suis prête : Idamé ne se plaindra de rien :
Et mon cœur est encore aussi grand que le tien.

ZAMTI

Oui, j'en crois ta vertu.

SCÈNE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, OCTAR, GARDES.

OCTAR

Quoi vous osez reprendre.

Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre ?
Soldats, suivez leurs pas, et me répondez d'eux :
Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux.
Allez : votre Empereur en ces lieux va paraître.
Apportez la victime aux pieds de votre Maître.
Soldats, veillez sur eux.

ZAMTI

Je suis prêt d'obéir.

Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis souffrir.

Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR

Qu'on fasse retirer cette femme hardie.

Voici votre Empereur : ayez soin d'empêcher

Que tous ces vils captifs osent en approcher.

SCÈNE V.

**GENGIS, OCTAR, OSMAN, Troupe de
Guerriers.**

GENGIS

On a poussé trop loin le droit de ma conquête.

Que le glaive se cache, et que la mort s'arrête.
Je veux que les vaincus respirent désormais.
J'envoyai la terreur, et j'apporte la paix.
La mort du fils des Rois suffit à ma vengeance :
Étouffons dans son sang la fatale semence
Des complots éternels, et des rébellions
Qu'un fantôme de Prince inspire aux Nations.
Sa famille est éteinte, il vit ; il doit la suivre.
Je n'en veux qu'à des Rois, mes sujets doivent
vivre.

Cessez de mutiler tous ces grands monumens
Ces prodiges des Arts consacrés par les tems,
Respectez-les : ils sont le prix de mon courage.

Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces Archives de Loix, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile ;
Elle occupe ce peuple, et le rend plus docile.

Octar, je vous destine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le soleil renaît du sein des eaux.

À un de ses suivants.

Vous dans l'Inde soumise, humble dans sa défaite.
Soyez de mes décrets le fidèle interprète
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils
Des murs de Samarcande aux bords du Tanais
Sortez : demeure Octar.

SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS

Eh bien ! pouvais-tu croire,
Que le sort m'élevât à ce comble de gloire ?
Je foule aux pieds ce Trône ; et je règne en des
lieux,
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce Palais, cette superbe ville,
Où caché dans la foule, et cherchant un azile,
J'essuyai les mépris, qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignait un Scythe ; et la honte et l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refusé la main
Sous qui depuis cinq ans tremble le Genre hu-
main.

OCTAR

Quoi, dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Quand le monde à vos pieds se prosterne en si-
lence,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé !

GENGIS

Mon esprit je l'avoue, en fut toujours frappé.
Des affronts attachés à mon humble fortune,
C'est le seul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faiblesse et d'erreur :
Je crus trouver ici le repos de mon cœur.
Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environ-
ne ;
La gloire le promet, l'amour, dit-on, le donne.
J'en conserve un dépit trop indigne de moi :
Mais au moins je voudrais qu'elle connût son Roi.
Que son œil entrevît, du sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse ;
Qu'à l'aspect des grandeurs qu'elle eût pu parta-
ger,
Son désespoir secret servît à me venger.

OCTAR

Mon oreille, Seigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire et de la renommée,
Au bruit des murs fumans renversés sous vos pas ;
Et non à ces discours que je ne conçois pas.

GENGIS

Non, depuis qu'en ces lieux mon âme fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,

Mon cœur s'est déformais défendu sans retour
Tous ces vils sentimens qu'ici l'on nomme amour ;
Idamé, je l'avoue, en cette âme égarée,
Fit une impression que j'avais ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos stériles
champs,
Il n'est point de beauté qui subjugué nos sens.
De nos travaux grossiers les compagnes sauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux :
La tranquille Idamé le portait dans ses yeux ;
Ses paroles, ses traits respiraient l'art de plaire :
Je rends grâce au refus qui nourît ma colère ;
Son mépris dissipa ce charme suborneur,
Ce charme inconcevable et souverain du cœur.
Mon bonheur m'eut perdu ; mon âme toute en-
tière
Se doit aux grands objets de ma vaste carrière.
J'ai subjugué le monde, et j'aurais soupiré !
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon âme offensée.
Je bannis sans regret cette lâche pensée.
Une femme sur moi n'aura point ce pouvoir ;
Je la veux oublier : je ne veux point la voir,
Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rebelle ;
Octar, je vous défens que l'on s'informe d'elle.

OCTAR

Vous avez en ces lieux des soins plus importants.

GENGIS

Oui, je me souviens trop de tant d'égaremens.

SCENE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN

La victime, Seigneur, alloit être égorgée ;
Une garde autour d'elle étoit déjà rangée.
Mais un événement, que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, et suspend son trépas :
Une femme éperdue, et de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée ;
Et nous surprenant tous par ses cris forcenés,
Arrêtez, c'est mon fils que vous assassinez.
C'est mon fils, on vous trompe au choix de la vic-
time.

Le désespoir affreux, qui parle et qui l'anime,
Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses cla-
meurs,

Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs.
Tout semblait annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature, et le cœur d'une mère.

Cependant son époux devant nous appelé,
Non moins éperdu qu'elle, et non moins accablé,
Mais sombre et recueilli dans sa douleur funeste,
De nos Rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reste ;
Frapez ; voilà le sang que vous me demandez.
De larmes en parlant ses yeux sont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel saisie,
Long tems sans mouvement, sans couleur et sans
vie,
Ouvrant enfin les yeux d'horreur appesantis,
Dès qu'elle a pu parler a réclamé son fils.
Le mensonge n'a point des douleurs si sincères ;
On ne versa jamais de larmes plus amères.
On doute, on examine, et je reviens confus
Demander à vos pieds vos ordres absolus.

GENGIS

Je saurai démêler un pareil artifice,
Et qui m'a pu tromper est sûr de son supplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler ?
Et veut-on que le sang recommence à couler ?

OCTAR

Cette femme ne peut tromper votre prudence.
Du fils de l'Empereur elle a conduit l'enfance.
Aux enfans de son Maître on s'attache aisément.
Le danger, le malheur ajoute au sentiment.

Le fanatisme alors égale la Nature ;
Et sa douleur si vraie ajoute à l'imposture.
Bientôt de son secret perçant l'obscurité,
Vos yeux dans cette nuit répandront la clarté .

GENGIS

Quelle est donc cette femme ?

OCTAR

On dit qu'elle est unie
À l'un de ces Lettrés que respectait l'Asie,
Qui trop enorgueillis du faste de leurs Loix,
Sur leur vain Tribunal osaient braver cent Rois.
Leur foule est innombrable ; ils sont tous dans les
chaînes ;
Ils connaîtront enfin des Loix plus souveraines.
Zamti, c'est-là le nom de cet esclave altier,
Qui veillait sur l'enfant qu'on doit sacrifier.

GENGIS

Allez interroger ce couple condamnable ;
Tirez la vérité de leur bouche coupable,
Que nos guerriers surtout, à leur poste fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés ;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte : on parle de surprise ;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entreprise :

Vers les rives du fleuve on a vû des soldats.
Nous saurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et si l'on veut forcer les enfans de la guerre
À porter le carnage aux bornes de la Terre.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE I.

GENGIS, OSMAN, Troupe de Guerriers.

GENGIS

A-T-ON de ces captifs éclairci l'imposture ?
A-t-on connu leur crime, et vengé mon injure !
Ce fantôme de Prince, à leur garde commis,
Entre les mains d'Octar est-il enfin remis ?

OSMAN

Il cherche à pénétrer dans ce sombre mystère.
À l'aspect des tourmens ce Mandarin sévère
Persiste en sa réponse avec tranquillité.
Il semble sur son front porter la vérité.
Son épouse en tremblant nous répond par des
larmes.
Sa plainte, sa douleur augmente encor ses
charmes.
De pitié malgré nous nos cœur étaient surpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de si beau ne frapa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous ? Cette femme éperdue

À vos sacrés genoux demande à se jeter.
Que le vainqueur des Rois daigne enfin m'écouter.
Il pourra d'un enfant protéger l'innocence.
Malgré ses cruautés j'espère en sa clémence ;
Puisqu'il est tout-puissant il sera généreux ;
Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux ?
C'est ainsi qu'elle parle ; et j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez
l'admettre.

GENGIS

De ce mystère enfin je dois être éclairci,

(à sa suite.)

Oui, qu'elle vienne ; allez, et qu'on l'amène ici.
Qu'elle ne pense pas que par de vaines plaintes,
Des soupirs affectés, et quelques larmes feintes.
Aux yeux d'un conquérant on puisse en imposer.
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles,
Et mon cœur dès longtems s'est affermi contre
elles.

Elle cherche un honneur dont dépendra son sort,
Et vouloir me tromper, c'est demander la mort.

OSMAN

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS

Que vois-je ! est-il possible ? ô Ciel, ô destinée !
Ne me trompai-je point ; est-ce un songe, une erreur ?
C'est Idamé ? c'est elle, et mes sens...

SCÈNE II :

**GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN,
GARDES.**

IDAMÉ.

Ah ! Seigneur,
Tranchez les tristes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y suis attendue ;
Mais, Seigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS

Rassurez-vous ; sortez de cet effroi pressant...
Ma surprise, Madame, est égale à la vôtre...
Le destin qui fait tout, nous trompa l'un et l'autre.
Les tems font bien changés : mais si l'ordre des
Cieux,
D'un habitant du Nord méprisable à vos yeux,
A fait un Conquérant, sous qui tremble l'Asie,
Ne craignez rien pour vous ; votre Empereur oublie

Les affronts qu'en ces lieux essuya Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon Trône, au destin,
Le dernier rejetton d'une race ennemie.
Le repos de l'État me demande sa vie.
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt soit livré.
Votre cœur sur un fils doit être rassuré.
Je le prens sous ma garde.

IDAMÉ.

À peine je respire.

GENGIS

Mais de la vérité, Madame, il faut m'instruire.
Quel indigne artifice ose-t-on m'opposer ?
De vous, de votre époux, qui prétend m'imposer ?

IDAMÉ.

Ah ! des infortunés épargnez la misère.

GENGIS

Vous savez si je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, Seigneur !

GENGIS

J'en dis trop, et plus, que je ne veux.

IDAMÉ.

Ah ! rendez-moi, Seigneur, un enfant malheureux.
Vous me l'avez promis, sa grâce est prononcée.

GENGIS

Sa grâce est dans vos mains : ma gloire est offensée,

Mes ordres méprisés, mon pouvoir avili ;
En un mot vous savez jusqu'où je suis trahi ;
C'est peu de m'enlever le sang que je demande,
De me désobéir alors que je commande,
Vous êtes dès longtems instruite à m'outrager ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux !... ce seul nom le rend assez coupable.

Quel est donc ce mortel pour vous si respectable,
Qui sous ses loix, Madame, a pû vous captiver ?
Quel est cet insolent qui pense me braver ?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux vertueux et fidelle,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,

Servit son Dieu, son Roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS

Qui... lui ?... mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds ?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le sort qui vous seconde
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS

J'entens, depuis le jour que je fus outragé ;
Depuis que de vous deux je dus être vengé ;
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCÈNE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN (*d'un côté.*)

IDAMÉ, ZAMTI (*de l'autre.*) **Gardes.**

GENGIS

Parle ; as-tu satisfait à ma loi souveraine ;
As-tu mis dans mes mains le fils de l'Empereur ?

ZAMTI

J'ai rempli mon devoir ; c'en est fait, oui, Seigneur.

GENGIS

Tu sais si je punis la fraude et l'insolence ;
Tu sais que rien n'échape aux coups de ma vengeance ;
Que si le fils des Rois par toi m'est enlevé,
Malgré ton imposture il sera retrouvé,
Que son trépas certain va suivre ton supplice.

à ses Gardes

Mais je veux bien le croire. Allez, et qu'on saisisse
L'enfant que cet esclave a remis en vos mains.
Frapez.

ZAMTI

Malheureux père !

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains.

Ah, Seigneur, est-ce ainsi que la pitié vous
presse ?
Est-ce ainsi qu'un vainqueur sait tenir sa promesse ?

GENGIS

Est-ce ainsi qu'on m'abuse, et qu'on croit me
jouer ?

C'en est trop ; écoutez, il faut tout m'avouer.

Sur cet enfant, Madame, expliquez-vous sur
l'heure.

Instruisez-moi de tout, répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ.

Eh bien, mon fils l'emporte ; et si dans mon mal-
heur

L'aveu que la nature arrache à ma douleur

Est encore à vos yeux une offense nouvelle ;

S'il faut toujours du sang à votre âme cruelle,

Frapez ce triste cœur qui cède à son effroi,

Et sauvez un mortel plus généreux que moi.

Seigneur il est trop vrai que notre auguste Maître,

Qui sans vos seuls exploits n'eut point cessé de
l'être,

A remis en mes mains, aux mains de mon époux,

Ce dépôt respectable à tout autre qu'à vous.

Seigneur, assez d'horreurs suivaient votre victoire,

Assez de cruautés ternissaient tant de gloire.

Dans des fleuves de sang tant d'innocens plongés,

L'Empereur et sa femme, et cinq fils égorgés.

Le fer de tous côtés dévastant cet Empire,

Tous ces champs de carnage auraient dû vous suffire.

Un Barbare en ces lieux est venu demander
Ce dépôt précieux, que j'aurais dû garder,
Ce fils de tant de Rois, notre unique espérance.
À cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux, inflexible en sa fidélité,
N'a vu que son devoir, et n'a point hésité.
Il a livré son fils. La Nature outragée
Vainement déchirait son âme partagée ;
Il imposait silence à ses cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce sacrifice affreux.
J'ai dû plus respecter sa fermeté sévère.
Je devais l'imiter ; mais enfin je suis mère.
Mon âme est au dessous d'un si cruel effort.
Je n'ai pu de mon fils consentir à la mort.
Hélas ! au désespoir que j'ai trop fait paraître,
Une mère aisément pouvait se reconnaître.
Voyez de cet enfant le père confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
L'un n'attend son salut que de son innocence,
Et l'autre est respectable alors qu'il vous offense.
Ne punissez que moi, qui trahis à la fois
Et l'époux que j'admire, et le sang de mes Rois.
Digne époux, digne objet de toute ma tendresse !
La pitié maternelle est ma seule faiblesse ;
Mon sort suivra le tien, je meurs si tu péris.

Pardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils.

ZAMTI

Je t'ai tout pardonné ; je n'ai plus à me plaindre ;
Pour le sang de mon Roi je n'ai plus rien à
craindre,
Ses jours sont assurés.

GENGIS

Traître, ils ne le sont pas ;
Va réparer ton crime, ou subir ton trépas.

ZAMTI

Le crime est d'obéir à des ordres injustes.
La souveraine voix de mes Maîtres augustes
Du sein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
Tu fus notre vainqueur, et tu n'es pas mon Roi.
Si j'étais ton sujet, je te serais fidèle...
Arrache-moi la vie, et respecte mon zèle.
Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler ;
Penses-tu que pour moi je puisse encor trembler ?

GENGIS

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah ! daignez...

GENGIS

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel ? qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon Empereur, mon fils, et mon époux ?
Quoi ! votre âme jamais ne peut être amollie !

GENGIS

Allez, suivez l'époux à qui le sort vous lie.
Est-ce à vous de prétendre encore à me toucher ?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher ?

IDAMÉ.

Ah ! je l'avois prévu ; je n'ai plus d'espérance.

GENGIS

Allez, dis-je, Idamé, si jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvoit encore en-
trer ;
Vous sentez quels affronts il faudrait réparer.

SCÈNE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS

D'où vient que je gémiss ? d'où vient que je balance ?

Quel Dieu parlait en elle et prenait sa défense ?
Est-il dans les vertus, est-il dans la beauté
Un pouvoir au-dessus de mon autorité
Ah ! demeurez, Octar ; je me crains ; je m'ignore :
Il me faut un ami ; je n'en eus point encore ;
Mon cœur en a besoin.

OCTAR

Puisqu'il faut vous parler,
S'il est des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuse,
Dans ses derniers rameaux, la tige dangereuses,
Précipitez sa perte ; il faut que la rigueur,
Trop nécessaire apui du Trône d'un vainqueur,
Frape sans intervalle un coup sûr et rapide.
C'est un torrent qui passe en son cours homicide.
Le tems ramène l'ordre et la tranquillité ;
Le peuple se façonne à la docilité :
De ses premiers malheurs l'image est affaiblie ;
Bientôt il les pardonne, et même il les oublie.

Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,
Qu'on ferme avec lenteur et qu'on r'ouvre le flanc,
Que les jours renaissans ramènent le carnage,
Le désespoir tient lieu de force et de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus sou-
mis.

GENGIS

Quoi ! c'est cette Idamé ! quoi ! c'est-là cette es-
clave !
Quoi ! l'hymen l'a soumise au mortel qui me
brave !

OCTAR

Je conçois que pour elle il n'est point de pitié ;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié
Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle,
Fut d'un feu passager la légère étincelle.
Ses imprudens refus, la colère et le tems,
En ont éteint dans vous les restes languissans.
Elle n'est à vos yeux qu'une femme coupable
D'un criminel obscur épouse méprisable.

GENGIS

Il en sera puni ? je le dois, je le veux :

Ce n'est pas avec lui que je suis généreux.
Moi, laisser respirer un vaincu que j'abhorre !
Un esclave ! un rival !

OCTAR

Pourquoi vit-il encore ?
Vous êtes tout-puissant et n'êtes point vengé !

GENGIS

Juste Ciel ! à ce point mon cœur serait changé !
C'est ici que ce cœur connaîtrait les allarmes,
Vaincu par la beauté, désarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit, et mes soupirs honteux !
Moi rival d'un esclave, et d'un esclave heureux !
Je souffre qu'il respire, et cependant on l'aime ;
Je respecte Idamé jusqu'en son époux même :
Je crains de la blesser en enfonçant mes coups
Dans le cœur détesté de cet indigne époux.
Est-il bien vrai que j'aime ? Est-ce moi qui sou-
pire ?
Qu'est-ce donc que l'amour ? A-t-il donc tant
d'empire ?

OCTAR

Je n'appris qu'à combattre, à marcher sous vos loix.

Mes chars et mes coursiers, mes flèches, mon carquois,
Voilà mes passions, et ma seule science.
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence.
Je connais seulement la victoire et nos mœurs ;
Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs.
Cette délicatesse importune, étrangère,
Dément votre fortune et votre caractère,
Et qu'importe pour vous qu'une esclave de plus
Attende en gémissant vos ordres absolus ?

GENGIS

Qui connaît mieux que moi jusqu'où va ma puissance !
Je puis, je le sai trop, user de violence,
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,
De ne voir en des yeux, dont on sent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs et d'éternelles craintes,
Et de ne posséder dans sa funeste ardeur
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur !
Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares,
Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.
Enfin, il faut tout dire ; Idamé prit sur moi
Un secret ascendant qui m'imposait la loi.

Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en sou-
vienne.

J'en étais indigné ; son âme eut sur la mienne,
Et sur mon caractère, et sur ma volonté,
Un empire plus sûr et plus illimité,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire
Sur cent Rois détrônés, accablés de ma gloire.
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chasser de mon esprit ;
Je me rends tout entier à ma grandeur suprême,
Je l'oublie, elle arrive, elle triomphe, et j'aime.

SCÈNE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS

Eh bien, que résout-elle ? et que m'apprenez-vous.

OSMAN

Elle est prête à périr auprès de son époux,
Plutôt que découvrir l'azile impénétrable
Où leurs soins ont caché cet enfant misérable ;
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ses bras.
Il soutient sa constance, il l'exhorte au supplice.
Ils demandent tous deux que la mort les unisse.

Tout un peuple autour d'eux pleure et frémit
d'effroi.

GENGIS

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi ?
Ah ! rassurez son âme, et faites-lui connaître
Que ses jours sont sacrés, qu'ils sont chers à son
Maître.
C'en est assez : volez.

SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR

Quels ordres donnez-vous
Sur cet enfant des Rois qu'on dérobe à nos coups ?

GENGIS

Aucun.

OCTAR

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât son enfance.

GENGIS

Qu'on respecte Idamé. Cher Octar hâte-toi

De forcer son époux à fléchir sous ma loi.
C'est peu de cet enfant, c'est peu de son supplice ;
Il faut bien qu'il me fasse un plus grand sacrifice.

OCTAR

Lui ?

GENGIS

Sans doute.

OCTAR

Seigneur avez-vous pu penser
Qu'à de tels sentimens il puisse s'abaisser ?
Voulez-vous enhardir son audace funeste ?

GENGIS

Je veux qu'Idamé vive ? ordonne tout le reste.
Allons.

OCTAR

Qu'allez-vous faire ? et quel est votre espoir ?

GENGIS

De lui parler encor, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir ; tu vois ma faiblesse nouvelle.

Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, et j'ignore encor ce que je veux.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

GENGIS, Troupe de Guerriers Tartares.

AINSI la liberté, le repos et la paix,
Ce but de mes travaux me fuira pour jamais ?
Je ne puis être à moi ! D'aujourd'hui je commence
À sentir tout le poids de ma triste puissance.
Je cherchais Idamé : je ne vois près de moi,
Que ces Chefs importuns qui fatiguent leur Roi.

(à sa suite.)

Allez ; au pied des murs hâtez-vous de vous
rendre ;
L'insolent Coréen ne pourra nous surprendre,
Ils ont proclamé Roi cet enfant malheureux :
Et sa tête à la main je marcherai contre eux.
Pour la dernière fois que Zamti m'obéisse ;
J'ai trop de cet enfant différé le supplice.

(Il reste seul.)

Allez. Ces soins cruels à mon sort attachés,
Gênent trop mes esprits d'un autre soin touchés.
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire,

Que tout pèse à mon cœur en secret tourmenté !
Ah ! je fus plus heureux dans mon obscurité.

SCÈNE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS

Eh bien avez-vous vu ce Mandarin farouche ?

OCTAR

Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
À ce vil ennemi qu'il fallait immoler.
D'un œil d'indifférence il a vu le supplice ;
Il répète les noms de devoir, de justice ;
Il brave la victoire : on dirait que sa voix
Du haut d'un Tribunal nous dicte ici des loix.
Confondez avec lui son épouse rebelle.
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle ;
Et détournez les yeux de ce couple proscrit,
Qui vous ose braver quand la Terre obéit.

GENGIS

Non, je ne reviens point encor de ma surprise.
Quels sont donc ces humains que mon bonheur
maîtrise !

Quels sont ces sentimens, qu'au fond de nos climats

Nous ignorions encore, et ne soupçonnions pas ?

À son Roi, qui n'est plus, immolant la nature,

L'un voit périr son fils sans crainte et sans murmure,

L'autre pour son époux est prête à s'immoler ;

Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.

Que dis-je ? si j'arrête une vue attentive

Sur cette nation désolée et captive,

Malgré moi je l'admire en lui donnant des fers.

Je vois que ses travaux ont instruit l'univers ;

Je vois un peuple antique, industriel, immense ;

Ses Rois sur la sagesse ont fondé leur puissance ;

De leurs voisins soumis heureux Législateurs,

Gouvernant sans conquête, et régnant par les mœurs.

Le ciel ne nous donna que la force en partage.

Nos arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.

Ah ! de quoi m'ont servi tant de succès divers ?

Quel fruit me revient-il des pleurs de l'Univers ?

Nous rougissons de sang le char de la victoire ;

Peut-être qu'en effet il est une autre gloire.

Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus,

Et vainqueurs je voudrais égaler les vaincus.

OCTAR

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse ?

Quel mérite ont des Arts enfans de la molesse,

Qui n'ont pû les sauver des fers et de la mort ?

Le faible est destiné pour servir le plus fort.

Tout cède sur la Terre aux travaux, au courage ;

Mais c'est vous qui cédez, qui souffrez un outrage ;

Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,

À je ne sai quels fers inconnus parmi nous ;

Vous qui vous exposez à la plainte importune

De ceux dont la valeur a fait votre fortune.

Ces braves compagnons de vos travaux passés

Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés ?

Leur grand cœur s'en indigne, et leurs front en rougissent.

Leurs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent.

Je vous parle en leur nom, comme au nom de l'État.

Excusez un Tartare, excusez un soldat

Blanchi sous le harnois et dans votre service,

Qui ne peut supporter un amoureux caprice,

Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR

Vous voulez...

GENGIS

Obéis,

De ton zélé hardi réprime la rudesse ;
Je veux que mes sujets respectent ma faiblesse.

SCÈNE III.

GENGIS seul.

À mon sort à la fin je ne puis résister :
Le Ciel me la destine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur su-
prême.

J'ai fait des malheureux, et je le suis moi-même.
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur sang,
Un seul a-t-il jamais, arrêtant ma pensée,
Dissipé les chagrins de mon âme oppressée ?
Tant d'États subjugués ont-ils rempli mon cœur ?
Ce cœur lassé de tout demandait une erreur
Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,

Et qui me consolât sur le Trône du monde.
Par ses tristes conseils Octar m'a révolté.
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté
De monstres affamés et d'assassins sauvages,
Disciplinés au meurtre et formés aux ravages.
Ils sont nés pour la guerre, et non pas pour la
Cour ;
Je les prens en horreur, en connaissant l'amour.
Qu'ils combattent sous moi, qu'ils meurent à ma
suite,
Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point... c'est elle, je la voi.

SCÈNE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Quoi ! vous voulez jouir encor de mon effroi ?
Ah, Seigneur, épargnez une femme, une mère,
Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misère ?

GENGIS

Cessez à vos frayeurs de vous abandonner.
Votre époux peut se rendre ; on peut lui pardon-
ner.
J'ai déjà suspendu l'effet de ma vengeance,

Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.

Peut-être ce n'est pas sans un ordre des Cieux,
Que mes prospérités m'ont conduits à vos yeux.

Peut-être le destin voulut vous faire naître
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un
Maître,

Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon sort en naissant m'a jetté.

Vous m'entendez ; je règne, et vous pourriez reprendre

Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre.

Le divorce en un mot par mes loix est permis ;
Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.

S'il vous fut odieux, le Trône a quelques charmes :
Et le bandeau des Rois peut essuyer des larmes.

L'intérêt de l'État et de vos citoyens

Vous presse autant que moi de former ces liens.

Ce langage sans doute a de quoi vous surprendre.

Sur les débris fumans des Trônes mis en cendre,

Le destructeur des Rois dans la poudre oubliés,

Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds.

Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée,
par un rival indigne elle fut usurpée,

Vous la devez, Madame, au vainqueur des humains.

Témugin vient à vous vingt sceptres dans les
mains.

Vous baissez vos regards, et je ne puis com-
prendre,

Dans vos yeux interdits, ce que je dois atteindre.

Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté

Pesez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ.

À tant de changemens tour à tout condamnée,
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée.

Je vais, si je le peux, reprendre mes esprits ;

Et quand je répondrai, vous serez plus surpris.

Il vous souvient du tems, et de la vie obscure,

Où le Ciel enfermait votre grandeur future.

L'effroi des Nations n'était que Témugin ;

L'Univers n'était pas, Seigneur, en votre main ;

Elle était pure alors, et me fut présentée.

Aprenez qu'en ce tems je l'aurais acceptée.

GENGIS

Ciel ! que m'avez-vous dit ? ô Ciel vous
m'aimeriez ?

Vous !

IDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux que vous me présentiez,
N'auraient point révolté mon âme assujettie,
Si les sages mortels, à qui j'ai dû la vie,
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens sur nous vous savez le pouvoir :
Du Dieu que nous servons, ils sont la vive image ;
Nous leur obéissons en tout tems, à tout âge.
Cet Empire détruit, qui dût être immortel,
Seigneur était fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,
Le respect des sermens ; et s'il faut qu'il périclise,
Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos destins sont changés, mais le mien ne peut
l'être.

GENGIS

Quoi ! vous m'auriez aimé !

IDAMÉ.

C'est à vous de connoître,
Que ce seroit encore une raison de plus.
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen est un nœud formé par le Ciel même ;
Mon époux m'est sacré ; je dirai plus, je l'aime.

Je le préfère à vous, au Trône à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais respectez nos mœurs.
Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire
À remporter sur vous une illustre victoire,
À braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces justes refus qui ne m'ont point coûté.
Je remplis mon devoir, et je me rens justice ;
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez,
Détachez vous d'un cœur qui les a méprisés ;
Et puisqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il serait moins flatté,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS

Il sait mes sentimens ; Madame, il faut les suivre ;
Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

IDAMÉ.

Il en est incapable et si dans les tourmens
La douleur égarait ses nobles sentimens,
Si son âme vaincue avoit quelque molesse,
Mon devoir et ma foi soutiendraient sa faiblesse.
De son cœur chancelant je deviendrais l'appui,
En attestant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS

Ce que je viens d'entendre, ô Dieux, est-il croyable ?

Quoi ! lorsqu'envers vous-même il s'est rendu coupable,

Lorsque sa cruauté, par un barbare effort !

Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort !

IDAMÉ.

Il eut une vertu, Seigneur, que je révère ;

Il pensait en Héros, je n'agissais qu'en mère.

Et si j'étois injuste assez pour le haïr,

Je me respecte assez pour ne le point trahir.

GENGIS

Tout m'étonne dans vous ; mais aussi tout m'outrage.

J'adore avec dépit cet excès de courage.

Je vous aime encor plus, quand vous me résistez.

Vous subjuguez mon cœur, et vous le révoltez.

Redoutez-moi ; sachez que malgré ma faiblesse,

Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

IDAMÉ.

Je sai qu'ici tout tremble, ou périt sous vos coups.

Les Loix vivent encore, et l'emportent sur vous.

GENGIS

Les Loix ! il n'en est plus : quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée ?

Il n'est ici de Loix que celles de mon cœur,
Celles d'un Souverain, d'un Scythe, d'un vain-
queur.

Les Loix que vous suivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos sentimens, nos cœurs l'un vers l'autre empor-
tés,

(Car je le crois ainsi malgré vos cruautés)

Quand tout nous unifiait, vos Loix, que je déteste,
Ordonnèrent ma honte, et votre hymen funeste.

Je les anéantis ; je parle, c'est assez ;

Imitez l'Univers, Madame, obéissez.

Vos mœurs que vous vantez, vos usages austères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me sont con-
traires.

Mes ordres sont donnés ; et votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre Empereur et
vous.

Leurs jours me répondront de votre obéissance.
Pensez-y, vous savez jusqu'où va ma vengeance ;
Et songez à quel prix vous pouvez désarmer
Un Maître qui vous aime, et qui rougit d'aimer.

SCÈNE V.

IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Il me faut donc choisir leur perte ou l'infamie.
Ô pur sang de mes Rois ! ô moitié de ma vie !
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre
sort,
Ma voix sans balancer vous condamne à la mort.

ASSÉLI.

Ah reprenez plutôt cet empire suprême
Qu'aux beautés, aux vertus attache le ciel même ;
Ce pouvoir qui soumit ce Scythe furieux
Aux loix de la raison qu'il lisait dans vos yeux ;
Un seul mot quelquefois désarme la colère.
Que ne pouvez-vous point, puisque vous savez
plaire ?

IDAMÉ.

Dans l'état où je suis, c'est un malheur de plus.

ASSÉLI.

Vous seule adouciriez le destin des vaincus.
Dans nos calamités, le ciel, qui vous seconde,
Veut vous opposer seule à ce Tiran du monde.

Vous avez vu tantôt son courage irrité
Se dépouiller pour vous de sa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre.
Zamti pourtant respire après l'avoir bravé ;
À son épouse encore il n'est point enlevé ;
On vous respecte en lui ; ce vainqueur sanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire,
Enfin souvenez-vous que dans ces mêmes lieux
Il sentit le premier le pouvoir de vos yeux ;
Son amour autrefois fut pur et légitime.

IDAMÉ.

Arrête ; il ne l'est plus ; y penser est un crime.

SCÈNE VI.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Ah ! dans ton infortune, et dans mon désespoir,
Suis-je encor ton épouse, et peux-tu me revoir ?

ZAMTI

On le veut : du Tyran tel est l'ordre funeste ;
Je dois à ses fureurs ce moment qui me reste.

IDAMÉ.

On t'a dit à quel prix ce Tyran daigne enfin
Sauver tes tristes jours et ceux de l'Orphelin ?

ZAMTI

Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune.

Un citoyen n'est rien dans la perte commune :

Il se doit oublier. Idamé, souvient-toi

Que mon devoir unique est de sauver mon Roi ;

Nous lui devons nos jours, nos services, notre être,

Tout jusqu'au sang d'un fils qui nâquit pour son Maître.

Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas.

Cependant l'Orphelin n'attend que le trépas ;

Mes soins l'ont enfermé dans ces aziles sombres,

Où des Rois ses ayeux on révère les ombres ;

La mort, si nous tardons, l'y dévore avec eux.

En vain des Coréens le Prince généreux

Attend ce cher dépôt que lui promet mon zèle.

Étan de son salut ce ministre fidèle,

Étan, ainsi que moi, se voit chargé de fers.

Toi seule à l'Orphelin restes dans l'Univers.

C'est à toi maintenant de conserver sa vie,

Et ton fils, et ta gloire à mon honneur unie.
Remplissons de nos Rois les ordres absolus.
Je leur donnai mon fils et je leur donne encor
plus.

Libre par mon trépas, va fléchir un Tartare.
Passe sur mon tombeau dans les bras du Barbare.
Je commence à sentir la mort avec horreur,
Quand ma mort t'abandonne à cet Usurpateur.
Mais mon Roi le demande, il le faut, et j'expie
Par mon juste trépas ce sacrifice impie.
Épouse le Tyran sous cet auspice affreux ;
Tu serviras de mère à ton Roi malheureux.
Règne, que ton Roi vive, et que ton époux meure.
Règne, dis-je, à ce prix : oui, je le veux...

IDAMÉ.

Demeure.

Me connais-tu ? veux-tu que ce funeste rang
Soit le prix de ma honte, et le prix de ton sang ?
Penses-tu que je sois moins épouse que mère ?
Tu t'abuses, cruel, et ta vertu sévère
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature et l'amour.
Barbare envers ton fils et plus envers moi même,
Ne te souvient-il plus qui je suis, et qui t'aime ?
Crois-moi : le juste Ciel daigne mieux m'inspirer ;
Je puis sauver mon Roi sans nous déshonorer.

Soit amour, soit mépris, le Tyran, qui m'offense,
Sur moi, sur mes desseins, n'est pas en défiance.
Dans ces remparts fumants et de sang abreuvés,
Je suis libre, et mes pas ne sont point observés.
Le Chef des Coréens s'ouvre un secret passage
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
À l'œil qui le poursuit fut caché par tes mains.
De ces tombeaux sacrés je sai tous les chemins ;
Je cours y ranimer sa languissante vie,
Le rendre aux défenseurs armés pour la patrie,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux,
Comme un présent d'un Dieu qui combat avec
eux.

Tu mourra, je le sai ; mais tout couverts de gloire,
Nous laisserons de nous une illustre mémoire.
Mettons nos noms obscurs au rang des plus
grands noms,
Et juges si mon cœur a suivi tes leçons.

ZAMTI

Tu l'inspires, grand Dieu ; que ton bras la sou-
tienne !
Idamé, ta vertu l'emporte sur la mienne.
Toi seule as mérité que les Cieux attendris

Daignent sauver par toi ton Prince et ton païs.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE I,

IDAMÉ, ASSÉLI.

ASSÉLI.

QUOI ! rien n'a résisté ! tout a fui sans retour !
Quoi, je vous vois deux fois sa captive en un jour !
Fallait-il affronter ce Conquérant sauvage ?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers sans vertu !
Que pouviez vous hélas ?

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai du ;
J'ai lutté vainement contre ma destinée ;
Aux fers de mon Tyran le Ciel m'a ramenée ;
C'en est fait.

ASSÉLI.

Ainsi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ses mains ; et meurt presque en
naissant ?
Votre époux avec lui termine sa carrière.

IDAMÉ.

L'un et l'autre bientôt voit son heure dernière.
Si l'arrêt de la mort n'est point porté contre eux,
C'est pour leur préparer des tourmens plus affreux.

Mon fils, ce fils si cher, va les suivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître,
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeler
Pour jouir de mon trouble et pour mieux m'accabler,

Ses regards inspiraient l'horreur et l'épouvante.
Vingt fois il a levé sa main toute sanglante
Sur le fils de mes Rois, sur mon fils malheureux,
Je me suis en tremblant jettée au devant d'eux.
Toute en pleurs à ses pieds je me suis prosternée ;
Mais lui me repoussant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, et détournant les yeux,
Il est sorti pensif, et rentré furieux ;
Et s'adressant aux siens d'une voix oppressée,
Il leur criait vengeance, et changeait de pensée,
Tandis qu'autour de lui ses barbares soldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSÉLI.

Penses-vous qu'il donnât un ordre si funeste !
Il laisse vivre encor votre époux qu'il déteste ;

L'Orphelin, aux bourreaux n'est point abandonné,
Daignez demander grâce et tout est pardonné.

IDAMÉ.

Non, ce féroce amour est tourné tout en rage.
Ah ! si tu l'avais vû redoubler mon outrage,
M'assurer de sa haine, insulter à mes pleurs !

ASSÉLI.

Et vous doutez encor d'asservir ses fureurs ?
Ce lion subjugué, qui rugit dans sa chaine,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine,

IDAMÉ.

Qu'il m'aime ou me haisse, il est tems d'achever
Des jours que sans horreurs je ne puis conserver,

ASSÉLI.

Ah ! que résolvez-vous ?

IDAMÉ.

Quand le ciel en colère
De ceux qu'il persécute a comblé la misère,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je suis parvenue,

Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va je ne craindrai plus ce vainqueur des humains ;
Je dépendrai de moi, mon sort est dans mes
mains.

ASSÉLI.

Mais ce fils, cet objet de crainte et de tendresse,
L'abandonnerez-vous !

IDAMÉ.

Tu me rens ma faiblesse,
Tu me perces le cœur. Ah ! sacrifice affreux !
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux ?
Mais Gengis, après tout, dans sa grandeur altière,
Environné de Rois couchés dans la poussière.
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré,
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévère
Cet enfant innocent dont il aima la mère.
À cet espoir au moins mon triste cœur se rend :
C'est une illusion que j'embrasse en mourant.
Hâira-t-il ma cendre après m'avoir aimée ?
Dans la nuit de la tombe en serai-je opprimée ?
Poursuivra-t-il mon fils ?

SCÈNE II.

IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR.

OCTAR

Idamé, demeurés :

Attendez l'Empereur en ces lieux retirés.

(À sa suite.)

Veillez sur ces enfans ; et vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre et ne sorte.

(À Asséli.)

Éloignez-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir

J'obéis, il le faut, je cède à son pouvoir.

Si j'obtenais du moins, avant de voir un Maître,

Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître,

Peut-être du vainqueur les esprits ramenés,

Rendraient enfin justice à deux infortunés.

Je sens que je hazarde une prière vaine.

La victoire est chez vous implacable, inhumaine.

Mais enfin la pitié, Seigneur, en vos climats,

Est-elle un sentiment qu'on ne connaisse pas ?

Et ne puis je implorer votre voix favorable ?

OCTAR

Quand mon Maître a parlé, qui conseille est coupable.

Vous n'êtes plus ici sous vos antiques Rois,
Qui laissaient désarmer la rigueur de leurs Loix.
D'autres tems, d'autres mœurs : ici règnent les
armes ;

Nous ne connaissons point les prières, les larmes.
On commande, et la terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'Empereur.

SCÈNE III.

IDAMÉ seule.

Dieu des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités soutenez mon courage.
Versez du haut des Cieux, dans ce cœur consterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCÈNE IV.

GENGIS-KAN, IDAMÉ, OCTAR, GARDES.

GENGIS

Non, je n'ai point assez déployé ma colère,
Assez humilié votre orgueil téméraire,
Assez fait de reproche aux infidélités.

Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime ;
Vous que j'avais aimée, et que je dûs haïr :
Vous qui me trahissiez, et que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne punissez que moi ; c'est la grâce dernière
Que j'ose demander à la main meurtrière
Dont j'espérais en vain fléchir la cruauté.
Éteignez dans mon sang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à son devoir fidelle :
Finissez ses tourmens.

GENGIS

Je ne le puis, cruelle :
Les miens sont plus affreux : je les veux terminer.
Je viens pour vous punir ; je puis tout pardonner.
Moi pardonner ?... à vous !... non, craignez ma
vengeance.
Je tiens le fils des Rois, le vôtre en ma puissance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas ;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas.
Il me trahit, me brave, il ose être rebelle.
Mille morts puniraient sa fraude criminelle ;
Vous retenez mon bras, et j'en suis indigné.
Oui, jusqu'à ce moment le traître est épargné.

Mais je ne prétens plus supplier ma captive.
Il le faut oublier, si vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuse à présent votre cœur obstiné :
Il n'est plus votre époux puisqu'il est condamné.
Il a péri pour vous ; votre chaîne odieuse
Va se rompre à jamais par une mort honteuse.
C'est vous qui m'y forcez, et je ne conçois pas
Le scrupule insensé qui le livre au trépas
Tout couvert de son sang, je devais sur sa cendre,
À mes vœux absolus vous forcer de vous rendre.
Mais sachez qu'un Barbare, un Scythe, un destructeur,
A quelques sentimens dignes de votre cœur.
Le destin, croyez moi, nous devait l'un à l'autre ;
Et mon âme a l'orgueil de régner sur la vôtre.
Abjurez votre hymen ; et dans le même tems
Je place votre fils au rang de mes enfans.
Vous tenez dans vos mains plus d'une destinée ;
Du rejetton des Rois l'enfance condamnée,
Votre époux qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher,
Le destin de son fils, le vôtre, le mien même :
Tout dépendra de vous, puisqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor ; mais ne présumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas.
Gardez-vous d'insulter à l'excès de faiblesse

Que déjà mon courroux reproche à ma tendresse ;
C'est un danger pour vous que l'aveu que je fais.
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bien-
faits .

Mon âme à la vengeance est trop accoutumée !
Et je vous punirais de vous avoir aimée.

Pardonnez : je menace encore en soupirant.

Achevez d'adoucir ce courroux qui se rend.

Vous ferez d'un seul mot le sort de cet Empire,

Mais ce mot important, Madame, il faut le dire.

Prononcez sans tarder, sans feinte, sans détour,

Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAMÉ.

L'une et l'autre aujourd'hui serait trop condam-
nable,

Votre haine est injuste, et votre amour coupable

Cet amour est indigne et de vous et de moi ;

Vous me devez justice ; et si vous êtes Roi,

Je la veux, je l'attens pour moi contre vous-même.

Je suis loin de braver votre grandeur suprême ;

Je la rappelle en vous lorsque vous l'oubliez :

Et vous même en secret vous me justifiez.

GENGIS

Eh bien, vous le voulez ; vous choisissez ma haine,

Vous l'aurez et déjà je la retiens à peine.

Je ne vous connais plus ; et mon juste courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre Prince, et votre fils, cruelle,
Vont payer de leur sang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tout condamnés.
C'en est fait, et c'est vous qui les assassinez.

IDAMÉ.

Barbare !

GENGIS

Je le suis ; j'allais cesser de l'être.
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un
Maître,
Un ennemi sanglant, féroce, sans pitié,
Dont la haine est égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

Eh bien, je tombe aux pieds de ce Maître sévère.
Le Ciel l'a fait mon Roi ; Seigneur, je le révère ;
Je demande à genoux une grâce de lui.

GENGIS

Inhumaine, est-ce à vous d'en attendre au-
jourd'hui ?
Levez-vous : je suis prêt encore à vous entendre.

Pourrai je me flatter d'un sentiment plus tendre ?
Que voulez-vous ? Parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il soit permis
Qu'en secret mon époux près de moi soit admis,
Que je lui parle.

GENGIS

Vous !

IDAMÉ.

Écoutez ma prière.
Cet entretien sera ma ressource dernière.
Vous jugerez après si j'ai dû résister.

GENGIS

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait consulter :
Mais je veux bien encor souffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raison son âme enfin rendue,
N'osera plus prétendre à cet honneur fatal
De me désobéir, et d'être mon rival.
Il m'enleva son Prince, il vous a possédée.
Que de crimes ! Sa grâce est encore accordée ;
Qu'il la tienne de vous : qu'il vous doive son sort :
Présentez à ses yeux le divorce ou la mort.

Oui, j'y consens. Octar, veillez à cette porte.
Vous ; suivez-moi. Quel soin m'abaisse et me
transporte !
Faut-il encore aimer ? est-ce là mon destin ? (*Il
sort.*)

IDAMÉ, seule.

Je renais, et je sens s'affermir dans mon sein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCÈNE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Ô toi, qui me tiens lieu de ce Ciel que j'implore,
Mortel plus respectable, et plus grand à mes yeux
Que tous ces Conquérans dont l'homme a fait des
Dieux :

L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue ;
La mesure est comblée, et notre heure est venue.

ZAMTI

Je le sai.

IDAMÉ.

C'est en vain que tu voulus deux fois

Sauver le rejetton de nos malheureux Rois.

ZAMTI

Il n'y faut plus penser, l'espérance est perdue.
De tes devoirs sacrés tu remplis l'étendue.
Je mourrai consolé.

IDAMÉ.

Que deviendra mon fils ?
Pardonne encor ce mot à mes sens attendris :
Pardonne à ces soupirs ; ne vois que mon courage.

ZAMTI

Nos Rois sont au tombeau, tout est dans
l'esclavage.
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés,
Qu'à respirer encor le Ciel a condamnés.

IDAMÉ.

La mort la plus honteuse est ce qu'on te prépare.

ZAMTI

Sans doute : et j'attendais les ordres du Barbare.
Ils ont tardé longtems.

IDAMÉ.

Eh bien, écoute-moi.

Ne saurons-nous mourir que par l'ordre d'un Roi !
Les taureaux aux autels tombent en sacrifice ;
Les criminels tremblans sont traînés au supplice ;
Les mortels généreux disposent de leurs sort.

Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la
mort ?

L'homme était-il donc né pour tant de dépendance ?

De nos voisins altiers imitons la constance.

De la nature humaine ils soutiennent les droits,

Vivent libres chez eux, et meurent à leur choix.

Un affront leur suffit pour sortir de la vie,

Et plus que le néant ils craignent l'infamie.

Le hardi Japonnois n'attend pas qu'au cercueil

Un Despote insolent le plonge d'un coup d'œil.

Nous avons enseigné ces braves Insulaires :

Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires ;

Sachons mourir comme eux.

ZAMTI

Je t'approuve ; et je crois

Que le malheur extrême est au-dessus des Loix.

J'avais déjà conçu tes desseins magnanimes ;

Mais seuls et désarmés, esclaves et victimes,

Courbés sous nos Tyrans, nous attendons leurs coups

IDAMÉ. (*en tirant un poignard*)

Tiens, sois libre avec moi ; frappe et délivre-nous.

ZAMTI

Ciel !

IDAMÉ.

Déchire ce sein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât sur moi-même un coup mal assuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré ;
Immole avec courage une épouse fidelle ;
Tout couvrir de mon sang, tombe et meurs auprès
d'elle.

Qu'à mes derniers momens j'embrasse mon
époux ;
Que le Tyran le voye, et qu'il en soit jaloux.

ZAMTI

Grâce au Ciel jusqu'au bout ta vertu persévère.
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouse, reçois mes éternels adieux.
Donne ce glaive, donne, et détourne les yeux.

IDAMÉ. *(lui donnant le poignard.)*

Tiens, commence par moi : tu le dois, tu balances !

ZAMTI

Je ne puis.

IDAMÉ.

Je le veux.

ZAMTI

Je frémis.

IDAMÉ.

Tu m'offences.

Frape, et tourne sur toi tes bras ensanglantés.

ZAMTI

Eh. bien, imite moi.

IDAMÉ. *(lui saisissant le bras.)*

Frape, dis-je...

SCÈNE VI.

**GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI,
GARDES.**

*GENGIS accompagné de ses Gardes, et désar-
mant Zamti.*

Arrêtez.

Arrêtez, malheureux ! Ô Ciel ! qu'alliez-vous
faire ?

IDAMÉ.

Nous délivrer de toi, finir notre misère,
À tant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI

Veux-tu nous envier jusques à notre mort ?

GENGIS

Oui... Dieu, Maître des Rois, à qui mon cœur
s'adresse

Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,
Toi, qui mis à mes pieds tant d'États, tant de Rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits !

Tu m'outrages, Zamti, tu l'emportes encore.

Dans un cœur qui m'aima, dans un cœur que
j'adore.

Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAMÉ.

Que prétens-tu nous dire ?

ZAMTI

Quel est-ce nouveau trait de l'inhumanité ?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'est pas encore porté ?

GENGIS

Il va l'être, Madame, et vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez justice, et je vais vous la rendre.
À peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu.
Tous deux je vous admire, et vous m'avez vaincu,
Je rougis sur le Trône où m'a mis la victoire
D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai sù me signaler :
Vous m'avez avili ; je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel put se dompter lui-même :
Je l'apprens ; je vous dois cette gloire suprême.

Jouissez de l'honneur d'avoir pû me changer.
Je viens vous réunir ; je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'enfant de vos Rois, que ma main vous confie.
Par le droit des combats j'en pouvais disposer ;
Je vous remets ce droit dont j'allais abuser.
Croyez qu'à cet enfant heureux dans sa misère,
Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un Conquérant, vous m'avez fait un Roi.

(à *Zamti*)

Soyez ici des Loix l'interprète suprême ;
Rendez leur Ministère aussi saint que vous-
même ;
Enseignez la raison, la justice, et les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vain-
queurs.
Que la sagesse règne et préside au courage.
Triomphez de la force ; elle vous doit hommage.
J'en donnerai l'exemple, et votre Souverain
Se soumet à vos loix les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel ! que viens-je d'entendre ? Hélas puis-je vous
croire ?

ZAMTI

Êtes vous digne enfin, Seigneur, de votre gloire ?
Ah vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ.

Qui put vous inspirer ce dessein ?

GENGIS

Vos vertus.

Fin du cinquième et dernier Acte

LETTRE À M. J. J. R. C. D. G.

J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le Genre humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, et vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la Société humaine, dont nôtre ignorance et nôtre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais tant employé d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit vôtre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre : et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer, pour aller trouver les Sauvages du Canada ; premièrement parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand Médecin de l'Europe, et que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris : secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là, et que les exemples de

nos Nations ont rendu les Sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un Sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de vôtre patrie, où vous êtes tant désiré.

Je conviens avec vous que les Belles Lettres et les Sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du *Tasse* firent de sa vie un tissu de malheurs, ceux de *Galilée* le firent gémir dans les prisons à soixante et dix ans, pour avoir connu le mouvement de la Terre ; et ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Vous savez quelles traverses vos amis essayèrent quand ils commencèrent cet ouvrage aussi utile qu'immense de l'Encyclopédie, auquel vous avez tant contribué.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la Tragédie d'*Œdipe* ; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi à un homme qui m'avait des obligations assez connues, me payant de mon service par vingt libelles ; un autre beaucoup plus coupable encore, faisant imprimer mon propre ouvrage du *Siècle de Louis XIV.* avec des notes dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les

plus infâmes impostures : un autre qui vend à un Libraire quelques chapitres d'une prétendue *Histoire universelle* sous mon nom, le Libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dattes, de faits et de noms estropiés, et enfin des hommes assez injustes pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferais voir la Société infectée de ce nouveau genre d'hommes inconnus à toute l'Antiquité, qui ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, et sachant malheureusement lire et écrire, se font Courtiers de Littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits, les défigurent et les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragments d'une plaisanterie faite il y a près de trente ans, sur le même sujet que *Chapelain* eut la bêtise de traiter sérieusement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité et l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossièretés à ce badinage, qui en ont rempli les vuides avec autant de sotise que de malice, et qui enfin au bout de trente ans vendent partout en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux, et qui n'est digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais rassemblé dans les Archives publiques, pour servir à l'histoire de la guerre de 1741 lorsque

j'étais Historiographe de France ; qu'on a vendu à un libraire ce fruit de mon travail ; qu'on saisit à l'envi mon bien comme si j'étais déjà mort, et qu'on le dénature pour le mettre l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture et la rapine me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, et jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations ? Que je ne dois pas me plaindre, que *Pope*, *Descartes*, *Bayle*, *le Camouens*, et cent autres, ont essuyé les mêmes injustices et de plus grandes ; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des Lettres a trop séduits.

Avouez, en effet, Monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la Société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles ? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles , le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont-là les moins funestes. Les épines attachées à la Littérature, et à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout tems ont inondé la Terre. Avouez que ni *Cicéron*, ni *Varron*, ni *Lucrece*, ni

Virgile, ni *Horace*, n'eurent la moindre part aux proscriptions. *Marius* était un ignorant. Le barbare *Sylla*, le crapuleux *Antoine*, l'imbécille *Lélide*, lisaient peu *Platon* et *Sophocle* ; et pour ce Tyran sans courage, *Octave Cépius*, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassin, que dans le tems où il fut privé de la Société des gens de Lettres.

Avouez que *Pétrarque* et *Boccace* ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de *Marot* n'a pas produit la *St. Barthelemy*, et que la Tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait, et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité, et l'indomptable orgueil des hommes depuis *Thamas Kouli-Kan*, qui ne savait pas lire, jusqu'à un Commis de la Douane qui ne sait que chiffrer. Les Lettres nourrissent l'âme, la rectifient ; la consolent ; elles vous servent, Monsieur, dans le tems que vous écrivez, contre elles ; vous êtes comme *Achilles* qui s'empporte contre la gloire, et comme le Père *Mallebranche*, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des Lettres, c'est moi, puisque dans tous les tems, et dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la Société, dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs ; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y es-suye.

FIN.

Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en avril 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : *Romans et contes de Voltaire publiés avec une introduction et des notices par Jacques Bainville Tome premier*, Paris, À la cité des livres, 1925 ; ainsi que : idem, *Tome deuxième*, 1926 ; et enfin : *L'orphelin de la Chine, Tragédie. Par M. de Voltaire, représentée la première fois à Paris le 20. Août 1755*, Paris, Michel Lambert, 1755. La photo

de première page, *Vallée du Maroc*, a été prise par Anncha le 2.06.2010.

– **Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez

consulter ce catalogue à l'adresse :
www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,

<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,

<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,

<http://livres.gloubik.info/>,

<http://www.rousseauonline.ch/>,

[Mobile Read Roger 64](#),

<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,

<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,

<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>

<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>,

<http://fr.wikisource.org> et

[– 216 –](https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienv
<u>enue</u>.</p></div><div data-bbox=)